France
ILLUSTRATION

N° 94 — 19 JUILLET 1947 — 40 FRANCS

nois U Libra

LES FIANÇAILLES DE LA PRINCESSE ELIZABETH

Le 9 juillet, le roi George VI a annoncé officiellement les fiançailles de la princesse Élizabeth, héritière de la couronne, avec le lieutenant Philip Mountbatten, officier de la Marine royale. Le 10 juillet, au cours d'une « garden-party » donnée à cette occasion au palais de Buckingham, les jeunes fiancés parurent pour la première fois ensemble en public, au côté de la reine Mary, du roi, de la reine et de la princesse Margaret Rose. Phot. I. N. P.

TÉLÉPHONES
Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

France ILLUSTRATION

REVUE HEBDOMADAIRE - 13, rue Saint-Georges, Paris-9e

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE :
ÉDIFRANCILUS
Chèques postaux : PARIS 4670-19

TARIF DES 4 CATÉGORIES D'ABONNEMENT

L'abonnement n° 1 donne droit aux 49 numéros d'actualités.
L'abonnement n° 2 est formé des 49 numéros d'actualités et de la collection de «France-Illustration littéraire et théâtrale».
L'abonnement n° 3 se compose des 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux.
L'abonnement n° 4 comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux, et la collection complète de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

FRANCE ET COLONIES FRANÇAISES :

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an . . .	1.800	2.160	2.200	2.560
6 mois . . .	900	1.080	1.100	1.280

ÉTRANGER :

I. — PAYS EXIGEANT LE PLEIN TARIF D'AFFRANCHISSEMENT

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an . . .	2.600	3.060	3.000	3.460
6 mois . . .	1.300	1.530	1.500	1.730

II. — PAYS ACCORDANT AUX JOURNAUX UNE RÉDUCTION D'AFFRANCHISSEMENT

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an . . .	2.400	2.860	2.800	3.260
6 mois . .	1.200	1.430	1.400	1.630

FRANCE-ILLUSTRATION LITTÉRAIRE ET THÉATRALE
(réservée exclusivement à nos abonnés) paraissant le 15 de chaque mois.

France et Colonies . . . 6 mois **180 fr.**
Étranger . . . . . 6 mois **230 fr.**

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les abonnements seront servis dans les limites de la disponibilité du tirage.
Les demandes de changement d'adresse doivent être accompagnées de la dernière bande et de **10** fr. en timbres-poste.

Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

TABLE DES MATIÈRES, 4e trimestre 1945 : **4 fr.**; 1er semestre 1946 : **8 fr.**; 2e semestre 1946 : **8 fr.** — Frais d'envoi : **3 fr. 50** par fascicule.

LE **PROCHAIN** NUMÉRO DE

France ILLUSTRATION
LITTÉRAIRE ET THÉATRALE

NOUVEAUX VOYAGES
Chronique de Joseph PEYRÉ

LA PORTE DE LA TOUR
Nouvelle inédite de Michel BOUTRON

GEORGE ET MARGARET
Pièce en 3 actes de M.-G. SAUVAJON et J. WALL
d'après la pièce de Gérald SAVORY

PARAITRA LE 15 AOUT

France ILLUSTRATION

TROISIÈME ANNÉE • NUMÉRO 94 • 19 JUILLET 1947

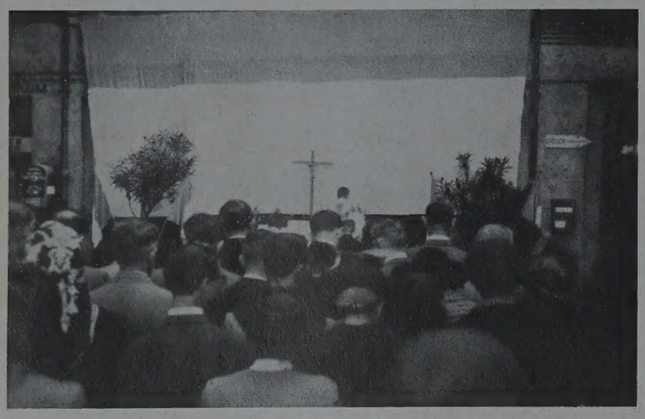
GEORGES OUDARD
DIRECTEUR GÉNÉRAL

Phot. I. N. P.

CÉRÉMONIE A LA MÉMOIRE DE GEORGES MANDEL

Une plaque à la mémoire de Georges Mandel, qui fut lâchement assassiné le 7 juillet 1944, a été inaugurée dans la cour du ministère des Colonies, trois ans, jour pour jour, après l'attentat. A cette occasion, la Légion d'honneur, décernée à titre posthume à l'ancien ministre, a été remise à sa fille, Mlle Claude Mandel, que l'on voit ici s'entretenant avec M. Azona N'Djoya, conseiller de la République du Cameroun.

UNE SEMAINE DU MONDE

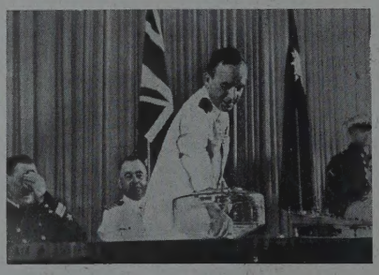


Dachau. *— Une messe a été célébrée dans la gare de Lindau, devant les anciens déportés du camp d'extermination de Dachau, qui, pour la première fois depuis la guerre, se rendaient en pèlerinage sur les lieux de leur martyre.*

Paris. *— Le général de Gaulle a assité, le 9 juillet, à un déjeuner qui lui était offert par l'Association de la presse franco-américaine. A l'issue du banquet, il a nettement défini les conditions du relèvement de l'Europe.*

Prague. *— Le célèbre poète tchécoslovaque S. K. Neumann est mort. Le gouvernement lui a fait des funérailles nationales.*

Rio-de-Janeiro. *— L'ex-roi Carol de Roumanie vient d'épouser Magda Lupescu, qui est actuellement très gravement malade.*



Tokio. *— Les restes de la puissante flotte de guerre japonaise ont été récemment tirés au sort entre les « Quatre Grands ».*

Argentine. *— Le président Peron vient de proclamer l'indépendance économique de l'Argentine : « Les représentants du peuple et du gouvernement s'engagent, a-t-il dit, à rompre les liens tout-puissants du capitalisme étranger implanté dans le pays et à reconquérir le droit de libre détermination pour les ressources de l'économie nationale. »*

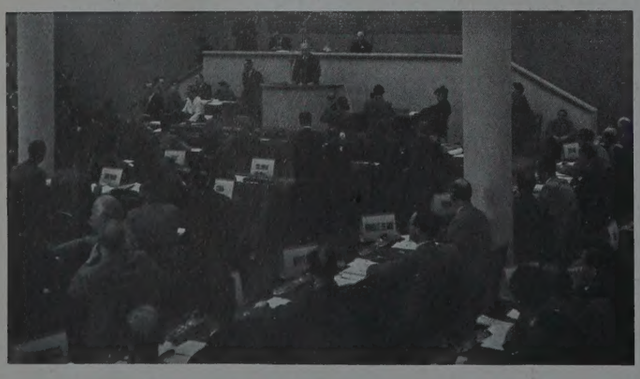
Etats-Unis. *— Le secrétaire du parti communiste, M. Eugène Rennis, qui avait refusé de comparaître, en avril, devant la commission des activités antiaméricaines de la Chambre des représentants, a été condamné à un an de prison et à 1.000 dollars d'amende, pour outrages au Congrès.*

France. *— Malgré l'opposition du Conseil de la République, l'Assemblée nationale a adopté deux lois, qui ont été publiées dans le* Journal officiel *du 8 juillet, instituant la représentation proportionnelle pour les élections des délégués du personnel et celles des membres des comités d'entreprise.*

Grèce. *— Au cours d'opérations de grande envergure, la police d'Athènes, qui avait bloqué plusieurs quartiers de la ville, a procédé à l'arrestation de près de 2.500 personnes, dont le chef du parti communiste et plusieurs dirigeants de l'E. A. M.*

Indes françaises. *— Le président du Congrès national indien de l'Inde française vient de demander, dans une note adressée à Paris, que la France imite la Grande-Bretagne et renonce à toute souveraineté sur les cinq établissements qu'elle possède aux Indes. Les divers partis politiques se sont réunis à Pondichéry le 14 juillet.*

Syrie. *— Des élections législatives ont eu lieu au début de juillet. Pour les 130 sièges à pourvoir, 82 candidats ont été élus ; 48, dont les trois ministres de la Défense nationale, de la Justice et de l'Economie nationale, sont en ballottage.*



Paris. *— La Conférence internationale des céréales a été ouverte au Grand Palais par le président Ramadier. Quarante nations y participaient, mais l'U. R. S. S. et l'Argentine n'avaient pas envoyé de délégués.*

Rome. *— De violentes manifestations, auxquelles la police mit fin par l'emploi de bombes lacrymogènes, ont éclaté au moment où M. de Gasperi devait prendre la parole à un meeting des jeunes démocrates chrétiens.*

UN VOYAGE EN U.R.S.S.

La grande enquête de **France-Illustration** *sur l'Europe, tant dans les pays neutres que dans ceux qui ont subi le joug du nazisme, eût été incomplète sans une étude sur l'Union des Républiques socialistes soviétiques. Notre envoyé spécial, M. Victor Henry, qui a passé quelques semaines en U.R.S.S., commence une série de trois articles où il donne une image concise et impartiale de la vie et de la psychologie politique en U.R.S.S. depuis la victoire.*

Aussitôt que l'on a franchi la frontière soviétique, les notions de l'espace et du temps prennent une signification nouvelle. Au fur et à mesure que le train s'enfonce davantage dans les terres russes apparaît l'immensité de cet espace, infiniment plat, infiniment gris et incolore, infiniment monotone.

Dans la phase dramatique de la guerre germano-russe, au cours de l'été 1942, lorsque l'armée allemande se ruait avec une fureur désespérée à l'assaut des positions vitales russes, on a vu percer dans les récits des correspondants de guerre allemands une note nouvelle et tragique : la terreur de l'espace, la peur de l'immensité. A travers ces reportages, on sentait fort bien ce qu'éprouvait le soldat allemand en pénétrant dans la profondeur des terres russes, qui semblaient l'engloutir, l'absorber totalement dans leur effrayante monotonie. L'armée allemande avançait, livrait des batailles sanglantes, prenait des villes et des villages et se trouvait toujours dans une plaine morne, grise et silencieuse qui continuait toujours inlassablement, jusqu'au désespoir, jusqu'à la mort.

J'ai réalisé pleinement, au cours de mon voyage en U. R. S. S., ce que devait être cet écrasement par l'immensité du soldat allemand appartenant à une armée victorieuse encore, mais déjà condamnée. Nulle part, dans aucun pays, on n'est si profondément, si vivement saisi par l'espace, cet espace russe dont on sent la présence presque physiquement et qui vous entoure de toutes parts de sa tristesse infinie. Dans ces plaines sans fin ni commencement, qui vous engloutissent, le rythme de la vie ralentit lui aussi de plus en plus en s'adaptant parfaitement au paysage silencieux et ennuyeux. Et même le fait que le train russe marche avec une lenteur record, à 30 kilomètres à l'heure, semble logique et normal...

Ce pays géant, la sixième partie du monde, que d'aucuns appellent Eurasie, constitue réellement un monde à part, qu'on ne peut ni voir, ni juger, ni comprendre à travers le simple prisme européen. On le comprendrait encore moins en ne le considérant qu'en fonction du régime actuel, en se posant en adversaire ou en partisan de ce dernier. Ce serait d'ailleurs une conception trop simpliste, trop rigide et trop sommaire, qui ne permettrait en aucun cas de porter un jugement sérieux sur l'Union soviétique, où les traits purement russes, permanents, aussi anciens que la Russie elle-même, se mêlent étroitement aux traits purement communistes apparus depuis la révolution d'Octobre. Faire abstraction de l'un des deux éléments fondamentaux fausserait d'emblée tout le tableau et donnerait une interprétation erronée et insuffisante de la Russie soviétique. C'est que l'U. R. S. S. n'est pas l'Europe dans le sens occidental. Elle appartient à une autre civilisation que la nôtre, elle a suivi une autre voie, un autre développement.

Tout à fait excentrique par rapport à l'Europe, formant le seul lien continu et naturel entre deux continents, l'Europe et l'Asie, la Russie a toujours trouvé, au cours de son histoire, sa force et sa faiblesse dans l'immensité de son espace. Sa force, parce qu'il la protégeait au cours des siècles contre tout envahisseur, qu'il finissait par absorber et par vaincre ; sa faiblesse, parce qu'il l'a rendue inaccessible à la pénétration progressive de la pensée européenne.

La Russie est une série de contrastes violents entre les idées les plus avancées de l'Occident et le fonds purement oriental, entre les réalisations économiques les plus modernes et un niveau de vie parfois fort primitif, entre les conceptions constitutionnelles les plus démocratiques et une suppression totale de la liberté individuelle. Ces contrastes commencent à frapper l'étranger venant de l'Occident dès son premier contact avec la réalité russe pour le poursuivre ensuite à chaque pas. Encore dans le train qui suivait la route classique des invasions, celle prise par la Grande Armée, puis par les divisions de la Wehrmacht, j'ai été particulièrement impressionné par deux choses : d'une part, les proportions de l'espace russe ne permettaient pas de se rendre compte des destructions causées par la guerre, malgré le fait que l'on traversait, selon les Russes eux-mêmes, l'une des régions les plus atteintes. Les villages russes, et en partie les villes de province, ont énormément de constructions en bois (en ce qui concerne les villages, il n'y a que des isbas), de sorte qu'après avoir déblayé les ruines les paysans et de nombreux citadins se sont construit de nouvelles habitations rudimentaires et la vie a repris presque instantanément. Il a fallu arriver jusqu'à Minsk et Smolensk pour voir, çà et là, des traces de destructions sérieuses, bien que là encore, à aucun moment, on ne pouvait comparer ces villes à celles que nous venions de traverser en Allemagne ou en Pologne. Pourtant, la guerre a fait particulièrement rage ici, et nous nous attendions à voir Smolensk et Minsk complètement rasés. D'autre part, les villages russes ne se suivent pas comme en Occident, et parfois nous faisions des kilomètres et des kilomètres dans une sorte de désert blanc sans rencontrer une trace de présence humaine. Puis, brusquement, apparaissait, comme une tache minuscule complètement perdue dans l'infini, un attelage archaïque avec un paysan dont l'aspect extérieur devait correspondre comme deux gouttes d'eau à celui du moujik russe d'il y a deux siècles.

Pendant des siècles, ce paysan a été serf, et il faut remonter à l'antiquité pour trouver une forme aussi complète d'esclavage, où l'on pouvait vendre et acheter des hommes et des femmes, les fouetter à mort et orienter leur vie selon le caprice du maître. Il a été habitué pendant des siècles à obéir aveuglément, en dehors de son maître, à de petits fonctionnaires locaux qui venaient exécuter les ordres de cette divinité lointaine qu'était le tsar.

En 1913, lorsque Nicolas II a effectué, pour le troisième centenaire de la dynastie des Romanov, un grand voyage à travers son empire, les paysans de la Russie centrale, par exemple, auxquels se joignaient de nombreux ouvriers, faisaient jusqu'à 200 kilomètres à pied et restaient quarante-huit heures sur la route à attendre le passage du tsar. Les leaders sociaux-démocrates de la Douma, dont plusieurs se trouvèrent alors dans leurs circonscriptions, revinrent convaincus qu'il n'y avait aucune possibilité de faire une révolution en Russie, tant le peuple adorait le tsar. Quatre ans après, le même Nicolas II était fusillé avec toute sa famille, dans l'indifférence générale. Aujourd'hui ce même paysan exécute aussi docilement des ordres venus d'un Kremlin aussi lointain que par le passé. Et s'il a appris, dans bien des cas, à lire et à écrire, je ne crois pas qu'il puisse concevoir même ce que c'est que la doctrine communiste et le marxisme.

C'est au sein de la jeunesse que l'on peut rencontrer les champions les plus ardents du régime soviétique, qu'on peut sentir la conviction sincère que c'est l'U. R. S. S. qui détient la grande et la seule vérité. Peut-on discuter avec ces jeunes ? Peut-on faire la comparaison, au cours de telles discussions, entre leur système et le nôtre ? Certes, mais toutes ces discussions ne riment absolument à rien et ne peuvent aboutir à rien, car

En tunique blanche d'été, le maréchal Staline salue.

Un village kolkhosien. Le grand vent de la steppe et la boue, les isbas d'aspect uniforme n'ont pas changé ; seul, le chaume a disparu sur quelques toits.

Les visiteurs font la queue pour entrer dans le tombeau de Lenine, à Moscou.

on discute sur des conceptions et parfois sur des mots dont la significa tion même est profondément différente pour les uns et les autres. J'a discuté avec de jeunes Russes sur les conceptions de la démocratie, d système parlementaire avec l'existence de plusieurs partis et d'un opposition, et mes discussions m'ont montré nettement la cloison étanch qui nous sépare. En effet, des étudiants russes prouvèrent, au cours d ces conversations, qu'ils n'arrivaient même pas à concevoir ce que c'es qu'un système parlementaire du type occidental et une opposition légal au gouvernement.

Plusieurs d'entre eux ont posé les questions suivantes : A quo sert le système de plusieurs partis ? A quoi sert une oppositio qui affaiblit automatiquement l'autorité de l'Etat ? » Il a été absolumen impossible de leur faire comprendre qu'un tel système correspond à l conception occidentale de la démocratie.

Comment peut-on discuter de la démocratie avec les jeunes Russes quand cette notion même n'a jamais été connue du peuple russe ? Peupl de formation et de civilisation orientales, il n'a jamais eu, au cour de son histoire dramatique, de gouvernement vraiment libéral, dans l sens occidental de ce terme, et n'y a jamais aspiré.

Plusieurs fois, de jeunes Russes, membres du parti, m'ont demand si l'on était réellement libre en dehors de la Russie, et ils on été très étonnés lorsque je leur ai répondu qu'à mon avis l'u des reproches fondamentaux que l'on peut formuler à l'égard de leu régime était justement l'absence totale de la liberté individuelle Pour les Russes, et ceci est encore plus vrai pour les jeunes la notion de la liberté individuelle n'existe pas aujourd'hui, et la seul conception de la liberté est une notion abstraite et théorique s'appli quant à la collectivité. D'ailleurs, la jeunesse russe élevée sous ce régim est habituée à vivre en vase clos. Elle ne connaît rien de ce qui se pass en dehors des frontières de l'U. R. S. S., et ce n'est pas la lecture de romans étrangers qui peut donner un sens précis à des conception telles que celle de la liberté. De même, les Russes ont une conceptio très particulière de l'Etat. Ils n'arrivent pas à le concevoir en tan qu'une abstraction et confondent toujours la notion de l'Etat avec cell de gouvernement.

Dans ces conditions, toute critique adressée au gouvernemen est une atteinte à l'autorité de l'Etat et, par conséquent, un chose purement négative. Lorsqu'on discutait avec de jeunes Italiens o de jeunes Allemands, du temps du national-socialisme ou du fascisme ils parlaient très rarement de l'Etat ou de la patrie, et toujours d leur chef, tandis que les jeunes Russes ne parlent presque jamais d Staline, mais toujours de la patrie soviétique.

La jeunesse soviétique a beaucoup de spontanéité, de naïveté et enthousiasme. Tous ces jeunes gens et jeunes filles, dont beaucoup mènent une vie très dure sur le plan matériel, qui travaillent avec charnement, que ce soit un travail manuel ou intellectuel, sont très ers d'appartenir à un grand pays qui a remporté, au prix de lourds acrifices, une grande victoire. Ils sont fiers de toutes les réalisations u régime et ont le sentiment très vif, étonnant même, que toutes ces éalisations leur appartiennent un peu. Ils parlent volontiers, avec une ointe d'orgueil, de « leur » métropolitain, de « leurs » usines, de leurs » succès dans le cadre du plan quinquennal. Ils ont, en quelque orte, un sentiment de propriété sur tout leur pays. Plusieurs jeunes usses m'ont dit à propos du thé que l'on boit en U. R. S. S. et qui est ort mauvais : « Le thé est mauvais, mais c'est « notre » thé. » (En ffet, l'U. R. S. S., après avoir considérablement étendu les plantations e thé du Caucase, a complètement cessé d'importer le thé de hine.)

L'U. R. S. S. a la réputation d'être le plus jeune pays du monde, et e crois, en effet, que, malgré les lourdes pertes subies au cours de la uerre, l'élément prédominant reste la jeunesse. Je crois, d'ailleurs, que a vie en U. R. S. S. est si intense et si dure que l'homme s'use plus apidement qu'en Europe occidentale, et la vieillesse commence plus tôt, e qui abrège la durée moyenne de la vie. Il est remarquable que l'on oit très peu de vieillards dans les rues, sans que je sache exactement l'ailleurs à quoi attribuer ce fait.

Les jeunes m'ont paru solides et bien portants, bien que, d'après les médecins russes, la sous-alimentation et les privations endurées pendant a guerre aient laissé des traces profondes, surtout sur la jeunesse des illes, ce que l'on constate lors des conseils de revision actuels, où la aille et le poids des jeunes gens marquent un net recul sur la moyenne l'avant guerre.

La guerre a profondément marqué la jeunesse, et l'U. R. S. S. connaît, lle aussi, cette sorte de crise morale que traverse actuellement le monde. Malgré le fait que c'est la jeunesse qui constitue le principal appui du égime et lui imprime son fanatisme, elle a subi, elle aussi, une certaine démoralisation. De nombreux soldats de l'armée soviétique qui ont vécu a grande aventure, en sortant pour la première fois de leurs villages perdus pour entrer en contact direct avec l'Europe, ressentent intensément le besoin de vivre d'une autre manière que celle dont ils ont vécu avant la guerre. Leur kolkhose ou leur usine ne leur donne plus la atisfaction nécessaire, et ils préfèrent s'adonner au trafic, qui permet de gagner facilement, en quelques heures, le salaire représentant un rude ravail. La criminalité a également considérablement augmenté, et les « bezprisorni » (enfants abandonnés), que l'on croyait définitivement éliminés de la société soviétique, ont fait leur réapparition dans les grandes villes, mais, toutefois, sur une échelle bien moins importante qu'après la guerre civile.

En somme, avec ses défauts et ses qualités, c'est, indiscutablement, a jeunesse soviétique qui est l'élément le plus sincère et le plus sympathique de l'Union soviétique.

UNE chose qui donne un aspect très particulier aux villes russes, ce sont les églises à bulbes multiples et multicolores, où le vert et l'or prédominent, et qui paraissent aplaties et écrasées par leurs nombreuses coupoles et structures d'étayage. La plupart de ces églises sont encore fermées ou restent transformées en musées, clubs, etc., rappelant l'époque où le gouvernement soviétique considérait l'Eglise comme un ennemi et encourageait par tous les moyens le mouvement des sans-Dieu. Aujourd'hui, cinquante-trois églises seulement sont ouvertes au culte à Moscou, et elles sont archibondées. Il est évident que ce chiffre est tellement faible par rapport à la population de la capitale soviétique qu'il est très difficile de tirer une conclusion quelconque sur la portée de l'élan religieux actuel. Cependant, on voit à l'église non seulement de vieilles femmes, mais également des hommes, et même des jeunes ; et, il y a quelque temps, le parti a autorisé le Komsomol et les pionniers (jeunesses communistes et Faucons rouges) à assister au culte. Lors des fêtes des Pâques russes que j'ai passées à Moscou, les églises ne pouvaient contenir tous les fidèles, et la police a été forcée d'établir un service d'ordre pour éviter un excès de bousculade et pour contenir les centaines de personnes qui n'avaient pu entrer et s'étaient massées dans les cours des églises et autour d'elles. Pendant toute la journée de Pâques, on pouvait voir, dans les rues de Moscou, de nombreux passants portant le traditionnel gâteau de Pâques russe à l'église, pour le faire bénir, et l'on sentait nettement une ambiance de fête. Beaucoup de personnes m'ont dit, d'ailleurs, que l'élan religieux actuel est réel et que, même si le gouvernement mettait à la disposition de la population toutes les églises ouvertes au culte avant la révolution d'Octobre, elles seraient également pleines. Le gouvernement a, jusqu'à présent, refusé tout subside à l'Eglise, qui doit équilibrer son budget uniquement par les dons et les quêtes, mais le montant des quêtes bat tous les records. (Une somme de 15.000 roubles a été recueillie en une seule fois dans une église de Moscou.)

La renaissance de l'Eglise orthodoxe et la réapparition du sentiment religieux dans les masses posent une fois de plus l'éternel problème de l'énigme russe. En effet, les masses russes, qui semblaient si profondément et si totalement attachées à l'orthodoxie au cours des siècles, ont assisté avec indifférence à la croisade antireligieuse entreprise par le gouvernement. Aujourd'hui, elles reviennent avec empressement à l'Eglise réconciliée avec le gouvernement, mais il est impossible de préjuger leur attitude de demain.

(A suivre.)

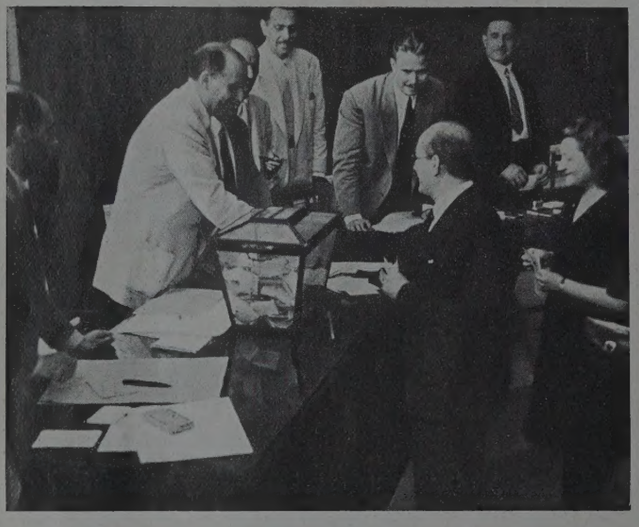
Phot. A. F. P., A. P., I. N. P.

VICTOR HENRY.

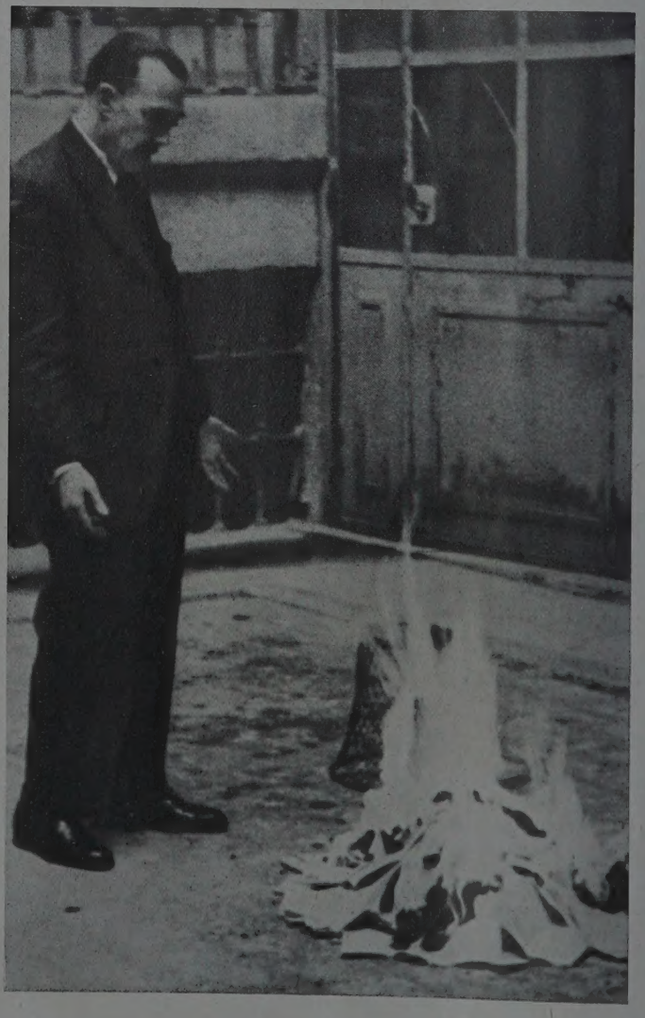
Tandis que les attelages rudimentaires des paysans kolkhosiens demeurent identiques aux formules d'autrefois, de magnifiques conduites intérieures, alignées devant les grands immeubles de Moscou, reproduisent toutes les caractéristiques des derniers modèles américains et donnent à la capitale soviétique un aspect de ville moderne.

Tandis que des affiches de propagande invitent les Espagnols à se rendre aux urnes, les électeurs attendent devant le bureau de vote.

LE REFERENDUM EN ESPAGNE



Le ministre de l'Education nationale (à gauche) dépose son bulletin dans l'urne. Ci-dessous, destruction des bulletins qui viennent d'être dépouillés. On ne pourra ainsi les recompter une seconde fois.



Le peuple espagnol a été appelé, le dimanche 6 juillet, à se prononcer sur les destinées de l'Etat phalangiste. La manœuvre politique que le général Franco préparait depuis longtemps, et dont il avait fait adopter le principe le 31 mars dernier par les Cortès, a été menée à bien, ainsi qu'il fallait s'y attendre, puisque, sur seize millions d'électeurs, quatorze millions ont agi selon le plan du gouvernement. Il est évident qu'aucun autre résultat ne pouvait être espéré, la campagne électorale ne s'étant pas déroulée dans une atmosphère de liberté permettant à chaque citoyen d'exprimer son opinion en toute sécurité. Tout d'abord, parce que la loi de succession soumise à l'appréciation du peuple ne pouvait être discutée publiquement ; ensuite, parce que la constitution oblige les électeurs à voter, et l'on sait qu'un régime totalitaire dispose de moyens propres à faire respecter ses conseils. Ainsi, le général Franco a transformé l'Etat phalangiste en monarchie, étant entendu que le monarque sans couronne — à l'image du régent Horthy — n'était autre que lui. Sa succession sera assurée par un conseil de sept membres qui choisira, lorsque ce sera nécessaire, un personnage de sang royal ou un *candidat* pour le placer sur le trône, étant entendu que ce candidat devra prêter serment aux lois de l'Etat nées de la révolution franquiste.

La nouvelle monarchie espagnole a donc une structure curieuse, puisque l'idée de continuation n'y existe pas. Ainsi, l'Espagne est dotée maintenant d'une monarchie franquiste. Franco a consolidé sa position, mais l'Espagne n'y a rien gagné.

Photographies A. P., I. N. P.,

DÉCOUVERTE DE DÉPÔTS D'ARMES

UN dépôt d'armes assez important vient d'être découvert par la police à Nanterre, dans la banlieue parisienne. Jusqu'à présent, les enquêteurs ont saisi plus d'une tonne de matériel de guerre, de munitions et d'explosifs, mais il semblait que ce dépôt ne devait pas être unique et qu'il en existait d'autres dans la région. Après que ce premier arsenal eut été mis au jour on devait, en effet, trouver dans la cave d'une clinique de l'avenue Georges-Mandel plusieurs périscopes d'artillerie et des emballages de détonateurs. On fait, de plus, un rapprochement entre ces découvertes et l'arrestation à la frontière franco-belge d'une jeune femme qui transportait dans une valise à double fond dix lettres explosives du modèle de celles qui ont été expédiées récemment à quelques hommes politiques anglais. Des premiers interrogatoires il ressort d'ailleurs que ces armes étaient destinées à l'organisation terroriste palestinienne « Irgoun », et l'on comprend que l'on attache à cette découverte, tant à Paris qu'à Londres, une certaine importance, d'autant que les caisses saisies étaient numérotées de 29 à 30, ce qui laisse supposer que vingt-huit autres caisses ont déjà été expédiées ou se trouvent encore entreposées dans une cachette que la police s'efforce précisément de découvrir. Onze personnes ont déjà été arrêtées, mais il semble que certaines d'entre elles seront remises en liberté d'ici peu. En attendant, les interrogatoires et les perquisitions se poursuivent sans interruption.

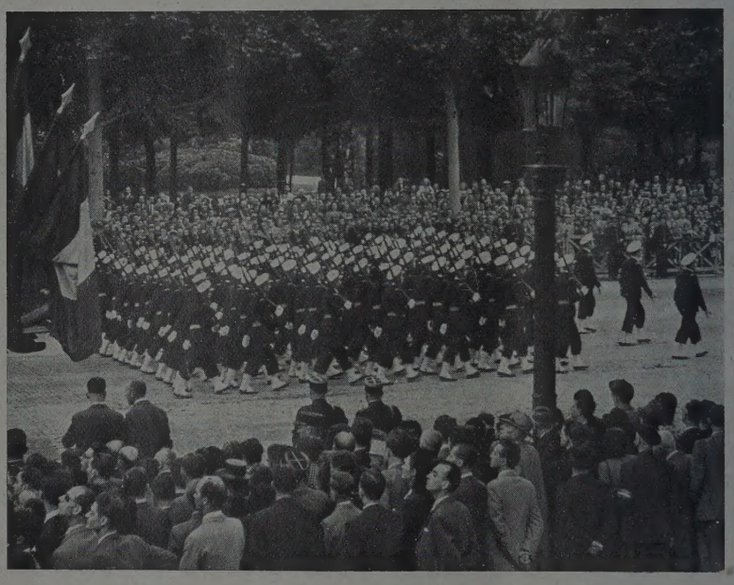
LE 14 JUILLET

PARIS a célébré la fête nationale selon les rites habituels : revue militaire, défilé des syndicats et des organisations ouvrières de la Bastille à la République, feux d'artifice, illuminations et bals publics.

Dans la matinée, avant de prendre place dans la tribune édifiée face au monument Clemenceau, et dans laquelle on remarquait les ministres et les délégués à la Conférence des Seize, M. Vincent Auriol passa les troupes en revue. Les grandes écoles militaires étaient représentées et la garnison de Paris défila, saluant au passage les personnalités, parmi lesquelles on remarquait M. Bevin et le comte Sforza. Dès le début de l'après-midi, les boulevards furent envahis par le peuple de Paris et de la banlieue, groupé en cortèges disciplinés, mais dont l'enthousiasme semblait modéré par la gravité des conflits sociaux que le gouvernement examinait à ce même moment. Cependant, le soir, Paris retrouva ses feux d'artifice, ses orchestres musette et ses bals populaires.

Photographies *France-Illustration*.

A son arrivée, M. Vincent Auriol écoute « la Marseillaise ».



Les élèves de l'Ecole navale défilent, acclamés par la population.

Dans l'après-midi, syndicats, partis politiques et organisations sportives ouvrières ont manifesté dans le calme de la Bastille à la République.

La nuit venue, chaque carrefour est transformé en bal populaire ; on a dansé jusqu'à l'aube, sous la lumière vacillante des lampions.

LA CONFÉRENCE DE PARIS

A la suite de l'échec de la conférence à trois, le 2 juillet, la Grande-Bretagne et la France décidaient d'inviter toutes les nations européennes, l'Espagne exceptée, à une conférence générale au cours de laquelle seraient examinées les propositions Marshall. Sur vingt-deux pays, seize seulement acceptèrent, et la nouvelle conférence, présidée par M. Bevin, s'est ouverte au Quai d'Orsay le 12 juillet. Phot. *France-Illustration.*

M. Paul Ramadier reçoit à la présidence du Conseil les représentants des fonctionnaires, conduits par leur secrétaire général, M. Neumeyer.

LES REVENDICATIONS DES FONCTIONNAIRES

A peine M. Paul Ramadier avait-il réussi tant bien que mal à regrouper son ministère et à obtenir de l'Assemblée le vote de confiance qu'il sollicitait qu'une nouvelle épreuve l'attendait. Il se trouvait brusquement aux prises avec les fonctionnaires.

En fait, le malaise était latent depuis assez longtemps déjà. Dès le début de l'expérience Blum, en effet, les fonctionnaires avaient demandé à M. Maurice Thorez, vice-président du Conseil, chargé de la fonction publique, leur reclassement et réclamé une augmentation générale de leurs salaires. Soucieux de leur donner satisfaction dans une certaine mesure, mais désireux aussi de ne pas compromettre une expérience en laquelle il fondait beaucoup d'espoir, le gouvernement d'alors avait fait voter par l'Assemblée, le 1er février, une loi qui accordait aux fonctionnaires un acompte provisionnel en attendant le reclassement, qui était fixé au 1er juillet. Les dépenses consenties par l'Assemblée s'élevaient à 46 milliards, alors que, s'il avait fallu satisfaire aux exigences totales des fonctionnaires, il en eût coûté au Trésor 76 milliards.

La date fatidique du 1er juillet était arrivée sans que le reclassement fût accompli.

Le cartel exigea alors un nouvel acompte provisionnel. Cet acompte, chiffré par le ministre des Finances, entraînerait pour le Trésor une nouvelle charge de 27 milliards s'il partait du 1er juillet, et de 54 milliards si, comme le réclamaient les fonctionnaires, il avait un effet rétroactif du 1er janvier. D'après les pouvoirs publics, de telles sommes épuiseraient les crédits qui ont été affectés au reclassement général. D'autant plus que le salaire minimum vital n'a pas encore été arrêté définitivement par l'Assemblée.

Telles étaient les positions le 7 juillet, lorsqu'on apprit que, las d'attendre, le cartel des services publics avait adressé un véritable ultimatum au gouvernement : si le 10 juillet, à minuit, satisfaction ne leur était pas donnée, les fonctionnaires déclencheraient une grève générale, de durée illimitée. Un comité de grève était immédiatement constitué. Le 8, tout le dispositif était en place : quelque douze cent mille fonctionnaires ou assimilés devaient cesser le travail dès qu'ils en auraient reçu l'ordre de leurs syndicats.

Cependant, M. Ramadier multipliait les consultations et les pourparlers, sans arriver à un *modus vivendi* satisfaisant. C'est alors que le cartel décida de porter le différend devant l'Assemblée et la C. G. T.

Dès lors, le problème prend une tout autre allure. Le 9, en effet, la grande centrale ouvrière réclame une revision générale des salaires et des prix avant la fin de juillet. Elle s'abouche avec la Confédération nationale du patronat français et publie, conjointement avec elle, un communiqué affirmant que les deux organismes sont « convaincus de la nécessité primordiale de développer la production et de l'urgence de donner aux travailleurs des conditions de vie satisfaisantes ».

La C. G. T., tenant compte de l'augmentation du coût de la vie, demande que le minimum vital soit fixé à 8.000 francs par mois. Devant cette prise de position si nette, le gouvernement doit donc reconsidérer sa politique générale économique. Dans son sein même se produisent quelques remous. Le 10, le parti radical, tout en décidant, à contre-cœur semble-t-il, de maintenir ses ministres au gouvernement, proteste contre « les pressions exercées de l'extérieur sur le gouvernement dans un but politique » ; il demande une diminution sensible des dépenses publiques et il affirme que le droit de grève ne doit être employé que pour satisfaire les revendications professionnelles et ne saurait, en aucun cas, paralyser la vie de la nation tout entière.

C'est pourtant à une paralysie presque totale qu'aboutirait la grève des fonctionnaires si elle était généralisée. Pour l'éviter, le gouvernement tente tous les efforts de conciliation. Et, à l'heure prévue pour l'expiration de l'ultimatum, le 10, à minuit, M. Paul Ramadier communique à M. Neumeyer, secrétaire général du cartel des services publics, la réponse du gouvernement.

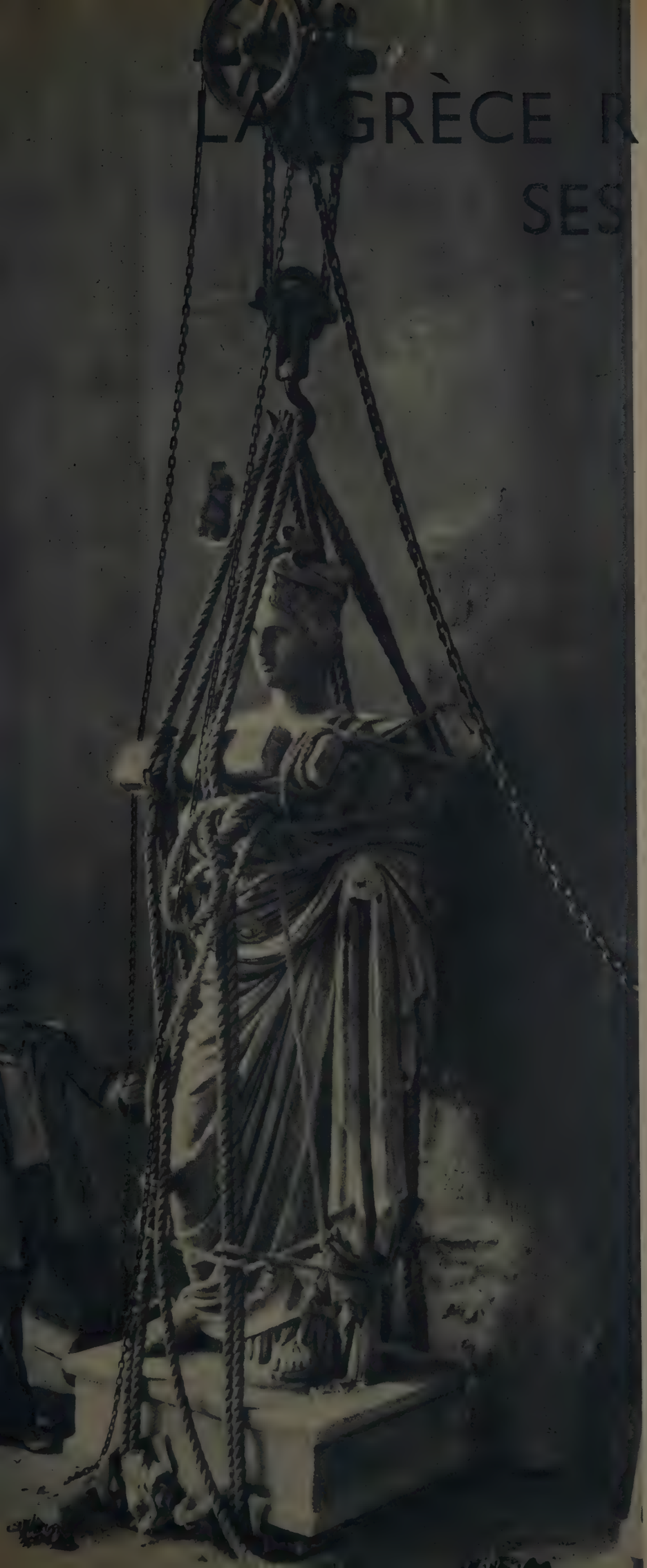
Cette réponse est jugée inacceptable. Mais, alors qu'on pourrait s'attendre au déclenchement immédiat de la grève, les délégués ajournent encore une fois leur décision et la reportent après les fêtes du 14 juillet. Ils estiment sans doute que les trois jours de congé seraient peu efficaces et qu'ils peuvent être employés à d'utiles négociations. Pour obtenir plus de poids, et aussi, semble-t-il, pour éviter de porter seul la responsabilité d'une telle grève, le cartel s'abrite maintenant derrière la C. G. T.

M. Ramadier, pourtant, ne se laisse pas imposer. Aussi, estimant que le gouvernement est allé à la limite des concessions, décide-t-il de déposer sur le bureau de l'Assemblée nationale un projet de loi sur le traitement des fonctionnaires. Ce projet coûtera, pour l'acompte provisionnel, la rétroactivité et le reclassement, 153 milliards, alors que celui des fonctionnaires se monterait à 328 milliards.

« Il n'est possible, a déclaré le président du Conseil, dans une allocution radiodiffusée au peuple de France, ni au crédit public, ni au Trésor de supporter une pareille charge. Il est inconcevable que nous puissions y faire face sans provoquer des troubles monétaires et économiques de la plus grande gravité. » Aller plus loin dans la voie des concessions, ce serait « ouvrir une crise financière, redoutable non seulement pour le fonctionnement normal du régime, mais pour son existence même ».

Ainsi donc, c'est l'Assemblée nationale, émanation du peuple tout entier, qui tranchera le différend qui oppose les fonctionnaires au gouvernement. La loi, une fois adoptée, devra être acceptée avec cet esprit civique que le président de la République a défini, dimanche dernier, à Arras, et qui est « la subordination des intérêts particuliers ou corporatifs au bien public, la soumission des instincts à la raison, enfin, le sens des devoirs beaucoup plus que des droits.

Et M. Vincent Auriol a tenu à lancer ce grave avertissement, qui s'adresse aussi bien aux fonctionnaires qu'à tous ceux qui s'apprêtent à formuler des revendications : « Si la fièvre qui paraît secouer les différentes classes continuait, nous courrions un grand danger. » Il ne faut pas oublier que par-dessus toutes les revendications, dont certaines sont parfois légitimes, « il en est une devant laquelle toutes les autres doivent s'incliner : c'est celle de la France pour son redressement ».



LA GRÈCE RETROUVE SES TRÉSORS

par CONSTANTIN COUKIDIS

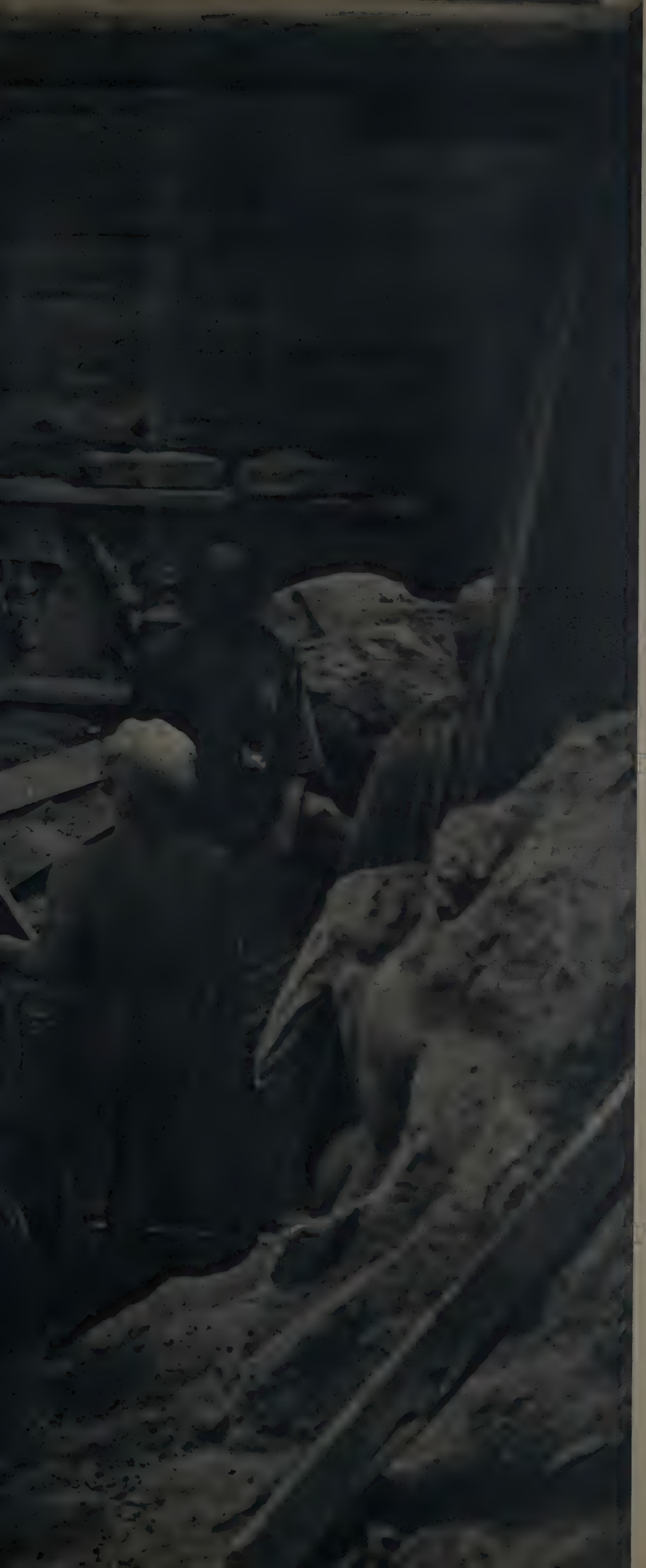
APRÈS six ans et quatre mois de séjour sous terre, les trésors les plus célèbres de l'antiquité hellénique viennent d'être ramenés à la lumière éblouissante de l'Attique. Fonctionnaires, archéologues et spectateurs qui, autour de l'Acropole, étaient groupés devant les cachettes des trésors — grottes, réservoirs, tombes et fosses — ont ressenti, pendant l'exhumation, une vive anxiété presque comparable à l'angoisse qui les étreignait le jour où ils les virent disparaître de leurs yeux pour être enfouis dans la terre. Sur les visages émus se reflétait la profondeur du sentiment de responsabilité que tous les Grecs ont éprouvé à cet égard vis-à-vis de leur histoire et de la civilisation en général. Pendant l'occupation, en effet, ils n'avaient cessé de s'inquiéter et de demander à toute personne capable de les renseigner utilement : est-ce que les antiquités sont réellement bien gardées ? Est-il vrai que les envahisseurs nous ont volé des objets antiques ? Aujourd'hui, après tant d'années, tout le monde se pose la question suivante : les dieux, les demi-dieux, les héros, les éphèbes, les déesses, les combattants, imprégnés d'humidité, transis de froid, plongés dans les ténèbres, ont-ils beaucoup souffert dans leurs refuges ? Nous reviennent-ils sains et saufs ?

Avant de répondre à cette question, il convient de décrire la mise en lieu sûr des antiquités pendant la période des hostilités qui commença le 28 octobre 1940. En quelques jours un travail sérieux fut accompli. Ainsi les Zeus, les Aphrodite, les Poseidon, les Hermès, les Kouroi, les Éphèbes, les marbres, les bronzes, les vases, enfin toutes les richesses des musées helléniques disparurent des yeux des mortels pour être protégés contre la fougue du dieu Mars. En tout, près de 15.000 objets antiques, grands ou petits, avaient été enfouis.

Dans ce but, de vastes fosses furent creusées dans les caves du Musée national archéologique d'Athènes ; c'est là que furent déposées les statues qui ne pouvaient être transportées sans danger à de grandes distances ; parmi ces statues il y a lieu de citer le Poseidon de Milos, la Thémis de Rhamnonte, le bas-relief éleusinien, des Kouroi archaïques de grande dimension (notamment le Kouros de Sunium) et plusieurs statues archaïques ou gréco-romaines. Les fosses furent ensuite recouvertes de dalles en béton armé capables de résister à des bombes d'une tonne.

Les statues de bronze, telles que l'Éphèbe d'Anticythère et l'Éphèbe de Marathon, trouvèrent refuge dans les caves du Musée national. Recouvertes de diverses matières, elles furent maintenues dans une atmosphère de chaleur sèche entretenue par des poêles. Les statues de plus petites dimensions et les sculptures les plus précieuses du Musée national d'Athènes ainsi qu'une partie importante des antiquités du Musée de l'Acropole trouvèrent abri dans des grottes sises au pied de l'Acropole, notamment dans la prison de Socrate et dans la grotte de la Source Enneakrounos (ou Callirhoé), au pied de la Pnyx. Les trésors furent enfermés dans des caisses, puis déposés dans les grottes ; parmi eux il convient de citer les Korai du

LA THÉMIS DE RHAMNONTE, STATUE COLOSSALE ET MAJESTUEUSE DU MUSÉE NATIONAL D'ATHÈNES, EST RAMENÉE AU JOUR APRÈS UN SÉJOUR SOUTERRAIN DE SIX ANS ET QUATRE MOIS.



Musée de l'Acropole (mentionnons la Boudeuse ou Koré d'Euthydikos), la Victoire rattachant sa sandale (l'œuvre la plus célèbre), l'Athéna mélancolique (penchée sur sa lance, elle regarde une stèle), la tête d'Euboulée, la Stéphanéphore de Sunium, l'incomparable tête d'Hygeia de Tégée et bien d'autres.

Les objets en or, en particulier la collection de Mycènes, enfermés dans des caisses, furent placés dans les coffres-forts de la Banque nationale de Grèce, où ils se trouvent encore ; enfin, les autres trésors du Musée national, placés également dans des caisses, furent enfouis sous des tas de sable dans les caves du Musée national.

Une même minutieuse attention fut apportée à la sauvegarde des autres trésors du Musée de l'Acropole, dont une partie importante fut dissimulée dans cinq réservoirs antiques ou la cave dudit musée.

Pour le Parthénon aucune mesure ne fut prise pour la bonne raison qu'il était impossible d'en prendre. Des précautions minutieuses furent prises au Céramique, où les stèles furent enfouies dans de vastes fosses. Des équipes spéciales travaillèrent à Delphes, le site archéologique de l'École française d'Athènes. Quatorze caisses contenant l'essentiel de la petite sculpture, de la céramique et des bronzes furent soigneusement enfermées et murées dans de vieux tombeaux ou dans des fosses profondes ; elles s'y trouvent encore. L'Aurige fut démonté et transporté dans une tombe ; mais il n'y fit qu'un bref séjour ; il fut transféré au Musée national d'Athènes parce qu'il requérait un traitement d'urgence.

Le même triste sort est réservé à l'Hermès de Praxitèle, qui est encore enfoui sous terre à Olympie. Des mesures non moins efficaces furent prises pour tous les objets des musées du Pirée, de Délos, de Chalcis, de Thèbes, pour les collections du Musée Bénachi, du Musée Loverdos, du Musée Byzantin, du Musée d'histoire et d'ethnologie et de la Pinacothèque nationale.

Quelle fut l'attitude des belligérants ? Il convient de dire que les Allemands et les Italiens, avant d'occuper la Grèce, respectèrent scrupuleusement la cité gardienne des trésors antiques. Leur aviation, dès qu'elle pénétrait dans le bassin de l'Attique, en suivant la trouée entre les monts Parnès et Pentélique, prenait la direction du mont Aegaléos pour aller bombarder le Pirée et la côte du golfe Saronique. Sa mission achevée, elle prenait le chemin du retour, en évitant Athènes, par-dessus le mont Hymette.

Mais, pendant l'occupation, les deux envahisseurs ne témoignèrent pas le même respect à l'égard des trésors artistiques grecs. Ils commirent, en particulier les Allemands, des vols sérieux un peu partout, surtout en Crète et à Salonique. Pour ne citer qu'un exemple, le major général Julius Ringel, en 1942, en Crète, enleva de vive force trois vases du Musée de Cnossos, et s'appropria d'autres antiquités encore.

Il y eut aussi une tentative de vol qui échoua grâce à l'attitude énergique des autorités helléniques. Le gouverneur italien de l'Archipel, Giovanni Duca, qui avait son siège à Syra, débarqua subitement un jour avec son escorte, à l'île de Délos, le riche site archéologique de l'École française d'Athènes, plein de sanctuaires et de rares chefs-d'œuvre. Il ordonna à l'éphore du musée de l'île de lui en faire voir les trésors. Après quoi, il en constitua un lot pour l'emporter. L'éphore lui déclara qu'aucun déplacement n'était permis sans un ordre formel du ministre hellène. Mais Giovanni Duca répondit par des menaces et s'assura le lot composé de petites statues et

QUELQUES STATUES DU MUSÉE NATIONAL D'ATHÈNES TELLES QU'ELLES AVAIENT ÉTÉ PLACÉES DANS UNE FOSSE EN 1940. AU CENTRE, APHRODITE DE MÉDICIS, DERRIÈRE UNE STATUE ROMAINE ET, A GAUCHE, HERMÈS LE CRIOPHORE.

ATHÉNA QUITTE UN PETIT RÉSERVOIR ENTRE LE PARTHÉNON ET L'ERECHTHÉION, DANS LEQUEL ELLE RESTA CACHÉE PENDANT SIX ANS EN COMPAGNIE D'AUTRES PETITES STATUES.

de monnaies rares. L'éphore, ne pouvant faire autre chose, lui demanda alors de signer le livre des visiteurs, ce que l'Italien fit. Après le départ du ravisseur, l'éphore prit une copie de la signature du gouverneur et partit à bord d'un petit voilier. Il se présenta au Service archéologique d'Athènes et dénonça le vol commis par Duca. Le gouvernement hellénique fit alors des représentations à Berlin, à Rome et à Rhodes, où siégeaient les supérieurs de Duca. Dix jours plus tard, celui-ci restituait lui-même à Délos les objets qu'il avait emportés.

Après toutes les précautions indiquées ci-dessus, quel fut le sort des monuments et œuvres d'art en Grèce pendant la guerre? On peut dire, d'une manière générale, que les monuments antiques ont peu souffert. Certes, il y eut, comme on l'a vu, des vols commis par les envahisseurs et des dommages furent causés à divers sites archéologiques. Mais, pour nous borner à Athènes, il faut dire que, malgré l'utilisation de l'Acropole par les Allemands et les Italiens pour se protéger contre les raids des avions alliés (ils y avaient installé des projecteurs, des postes d'écoute et des canons de D. C. A.), les ruines d'Athènes sont demeurées intactes. Au Parthénon et aux Propylées, colonnes et entablements portent des traces d'éraflures, mais celles-ci proviennent de projectiles de la guerre civile de décembre 1944.

Deux années et demie environ après la libération, la terre de Grèce gardait encore les trésors archéologiques qui lui avaient été confiés. Attente trop longue pour des dieux et des demi-dieux ; mais il ne pouvait en être autrement. Les moyens financiers nécessaires pour les ramener à la lumière manquaient totalement. Lorsqu'on parvint à obtenir du ministre des Finances une portion infime du crédit demandé, on ne déterra, il y a quelque temps, que les antiquités enfouies dans les fosses du Musée national. On constata alors que le marbre de quelques statues était quelque peu endommagé superficiellement ; cela tenait au fait que la couche profonde de sable qui couvrait les caisses avait pris de l'humidité et amené la décomposition du bois et des sciures, endommageant légèrement les sculptures ; il en eût été de même pour d'autres sculptures encore, si le service archéologique ne s'était empressé de les dégager du sable.

Mais les objets contenus dans des caisses recouvertes seulement de terre n'ont subi aucun dommage. Aussi tous les yeux étaient-ils empreints d'inquiétude au moment où l'on brisait, dernièrement, les portes en ciment des cachettes qui contenaient les plus importantes antiquités. Toutes ces divinités qui y avaient été abritées pour échapper aux rigueurs de Mars allaient-elles sortir aussi intactes qu'au jour de leur entrée ? Un premier examen effectué sous la surveillance de M. Chr. Karousos, directeur du Musée national, et de M. Jean Miliadis, directeur du Musée de l'Acropole, permit de constater qu'il n'y avait pas de dégâts sérieux. Après vérification de leur état actuel, on s'occupera de leur exposition, qui tardera beaucoup malheureusement. Une dépense d'un milliard de drachmes et un très long travail sont en effet nécessaires. Pour le moment on n'envisage l'ouverture que d'une dizaine de salles du Musée national.

LE KOUROS DE GUNIANS SOIGNEUSEMENT AMARRÉ EST HISSÉ HORS DE LA FOSSE QUI, PENDANT LES ANNÉES DE GUERRE, LE PROTÉGEA DES BOMBES ET DES CONVOITISES DE L'OCCUPANT.

PHOT. TSIMAS DU MUSÉE NATIONAL D'ATHÈNES.

LA NAVIGATION FRANÇAISE SUR LE RHIN

DANS les mois qui suivirent la capitulation allemande, les efforts conjoints des différents pays tributaires du Rhin pour rétablir la navigation sur le fleuve permirent de mesurer son importance capitale en tant que voie de transport.

Le Rhin représente, en effet, pour les pays riverains une voie de transport remarquable, et, malgré certains passages où la violence du courant oblige à dédoubler les trains de péniches, des chalands de 2.000 tonnes, soit la capacité de deux trains de marchandises, peuvent remonter jusqu'à Strasbourg : moyen de transport remarquable que le rail ne saurait concurrencer.

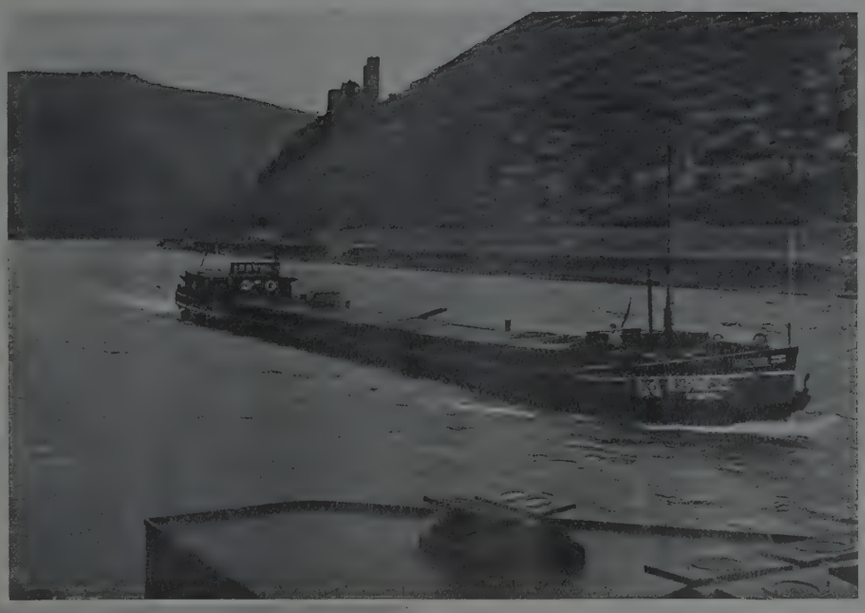
La situation, en 1945, était tragique.

Tous les ponts avaient sauté et leurs débris barraient le lit du fleuve.

Tous les bateaux, remorqueurs, péniches automotrices, chalands, étaient coulés.

La France, qui possédait, avant guerre, sur le Rhin une flotte marchande de 350.000 tonnes, entreprit d'urgence le renflouement et la remise en état de son matériel.

Pour exploiter ce qui restait de notre parc de bateaux, il fut créé, le 2 novembre 1945, une communauté d'exploitation des entreprises françaises de navigation rhénane (C. F. N. R.), exploitation centralisée du matériel naviguant sur le Rhin et des installations à terre.



Entrée du romantique défilé de Bingen.

Sur la passerelle du remorqueur Nantes, *du port de Strasbourg : l'administrateur général Laffon, l'administrateur de Coblence, Julitte, et le général Kœnig, commandant en chef les forces françaises d'occupation.*

Le 5 juillet 1947, le général d'armée Kœnig, commandant en chef les forces françaises d'occupation en Allemagne, et l'administrateur général Laffon, son adjoint pour le gouvernement militaire de notre zone, furent invités, ainsi que les différents administrateurs français des cercles riverains, à constater les résultats obtenus par la C. F. N. R.

A bord du remorqueur à aubes *Nantes*, du port de Strasbourg, renfloué et remis en état depuis 1945, le général Kœnig et sa suite visitèrent les installations portuaires de Ludwigshafen et descendirent le Rhin jusqu'à Saint-Goar.

Le général Kœnig put constater l'activité de la navigation et la présence du pavillon national sur de nombreuses péniches qui remontent jusqu'à Strasbourg le charbon de la Ruhr.

Après deux ans d'efforts, 100.000 tonnes de bâtiments renfloués naviguent sous pavillon français, et la remise en état des bâtiments récupérés doit se poursuivre jusqu'en 1949.

En 1949, la flotte française sera encore largement déficitaire, le tonnage nécessaire étant d'environ 750.000 tonnes ; aussi le fret supplémentaire continuera à être assuré par les Hollandais, qui sont les grands transporteurs rhénans.

Notre effort sur le Rhin n'en reste pas moins considérable : tours de contrôle, postes de pilotage, détachements de la marine assurent la sécurité de la navigation sur cette voie d'eau internationale, dont l'importance pour la France est capitale.

Photographies Rapho.

R. GROSSET.

Le célèbre village de Saint-Goar est situé au milieu de la trouée historique du Rhin.

LES GRANDES HEURES DE NOTRE-DAME DE PARIS

par LOUIS CHÉRONNET

Procession de la châsse de sainte Geneviève.

Gravure sur satin, par Blanchard et Lepautre, éditée par Jollain, XVII[e] siècle. (Musée Carnavalet.)

Feuillet enluminé par Jean Fouquet, détaché du livre d'heures d'Etienne Chevalier, environ 1450, et récemment retrouvé en Angleterre, représentant saint Vrain, évêque de Cavaillon, guérissant des possédés. (Collection Wildenstein.)

La vie de certains grands monuments est aussi passionnante à suivre que celle des héros de l'histoire. Ils ne bougent pas, mais tout le monde vient à eux. Ils n'aiment pas, mais des générations entières leur portent une fidèle vénération. Enfin, ils sont les témoins de tant d'événements qu'ils finissent par être imprégnés d'humanité. Parmi les chefs-d'œuvre de pierre, comment ne pas placer au premier rang Notre-Dame de Paris, qui s'élève comme la gigantesque dunette de commandement de l'île de la Cité et qu'on a pu appeler la « Paroisse de l'histoire de France ».

C'est pourquoi l'on ne peut qu'applaudir à l'idée qu'a eue le service des Monuments historiques, sous l'intelligente initiative de M. Jean Verrier, inspecteur général, de réunir en une magnifique exposition tous les documents ayant trait à la chronique de ce bâtiment souverain. Cette tâche, qui mêle étroitement l'érudition la plus profonde au sens le plus avisé du pittoresque, n'a pu être menée à bien que grâce aux recherches savantes et sensibles d'un jeune inspecteur du plus grand avenir, Pierre-Marie Auzas.

J'ai bien connu, dans mon enfance, une des collections où M. Auzas a eu la chance de pouvoir largement puiser. Il s'agit de celle de M. Farcy. M. Farcy appartenait à la race des chercheurs. Simple employé d'octroi, il habitait un petit appartement du quai aux Fleurs, où j'ai pu souvent contempler la préfiguration de l'exposition ouverte actuellement à la Sorbonne. C'est là que j'ai appris à connaître l'histoire autrement que morte à travers les manuels, mais dans son aspect vivant et parlant à l'imagination. Et j'aime à croire que tous les visiteurs des « Grandes Heures de Notre-Dame », en voyant ainsi surgir sous leurs yeux de grands pans de siècles, ressentiront cette même irrésistible et passionnante impression.

Le lieu où se dresse la cathédrale de Paris n'est pas un point de hasard. De tous temps il semble marqué par une expression de piété. On a trouvé là les ruines d'un temple existant sous Tibère et dédié à Jupiter et à Vulcain. Dès l'arrivée du christianisme en Gaule, une église y fut construite. Les sanctuaires iront en se superposant, s'agrandissant ou se dédoublant suivant les besoins du culte (on trouvera jouxte l'une à l'autre une Notre-Dame et un Saint-Etienne) jusqu'au jour où Maurice de Sully, évêque de Paris en 1660, concevra la grande œuvre qui doit illustrer son nom et ceux des admirables bâtisseurs auxquels il s'adressa : Jean de Chelles, Pierre de Montreuil ou de Montereau.

Notre-Dame, telle que nous la connaissons, ou presque (car, si le temps et les vicissitudes de l'histoire ne l'épargnèrent pas, elle ne fut jamais atteinte dans sa masse profonde), demanda plus d'un siècle et demi de travaux (de 1163 à 1330). Commencée dans la plénitude du roman, elle s'achève donc dans la plus

Vue intérieure de Notre-Dame, où l'on voit plusieurs grands « Mays » offerts entre 1630 et 1707 par la Confrérie des Orfèvres.

Les personnages figurant sur ce tableau, dû à J.-F. Repelchin en 1789, ont été peints postérieurement.

belle pureté du gothique. Elle fut la première église où les arcs-boutants furent utilisés. C'est cette évolution, au cœur des plus beaux moments de deux grandes époques, qui, en lui conservant la régularité de son plan et sans lui faire perdre son unité, lui donnera son remarquable caractère de massivité grandiose et d'élégante sévérité.

Ce caractère ne sera altéré que trois fois, et le premier attentat architectural est, hélas ! d'autant plus sans excuse qu'il est dû à l'intervention de deux maîtres : Robert de Cotte et Mansart, qui, pour obéir à Louis XIV, porteront la main sur une grande partie de la décoration intérieure et du mobilier, détruisant ainsi le maître-autel, les stalles et les bas-reliefs du chœur, ainsi que les vieux tombeaux. Ensuite, Soufflot modifiera fâcheusement le porche central, puis la Révolution s'attaquera à la façade, entre autres, à la fameuse galerie des Rois, qui sera entièrement détruite. Enfin, la vétusté aidant, Viollet-le-Duc se trouvera devant un édifice qui devait être à tout prix sauvé, mais où il outrepassa ses droits de restaurateur pour intervenir en créateur, interprétant et inventant même des éléments qu'il considérait comme restitutifs.

Les documents réunis à la Sorbonne, à commencer par une miniature de Jean Fouquet, permettent de se rendre compte de ces différents états architecturaux. Mais, aussi, ils savent nous rappeler les grandes cérémonies qui eurent lieu à Notre-Dame : couronnement d'Henri VI d'Angleterre, puis de Marie Stuart, vœu de Louis XIII, funérailles du Grand Condé, fête de la déesse Raison, sacre de Napoléon I^{er}, mariage de Napoléon III, etc., jusqu'au *Te Deum* du 26 avril 1944.

De plus, cette exposition aura permis, outre la montre de deux chefs-d'œuvre incontestables : *le Vœu de Louis XIII*, de Philippe de Champaigne, et *la Visitation*, de Jean Jouvenet, le rassemblement d'un certain nombre de grands « mays » qui furent offerts à Notre-Dame, de 1630 à 1707, par la Confrérie des Orfèvres. Ce sont de grands tableaux de 3 mètres de haut, de composition classique, dont les sujets sont tirés des Actes des Apôtres. On peut voir dans un petit tableau de Repelchin, peint en 1789, la place qu'ils occupaient à la hauteur de la galerie, dans la nef. Le temps les a dispersés. De beaucoup la trace a été perdue ; ceux qu'on connaît se trouvent dans des musées de province ou au Louvre, la cathédrale elle-même n'en ayant conservé que quatre. Ceux qui nous sont présentés ici, après remise à neuf (ils sont signés Blanchard, La Hire, Sébastien Bourdon, Le Brun, Lesueur), ne nous font que mieux sentir l'intérêt qu'il y aurait, et pour l'histoire de l'art et pour le maintien d'une vieille tradition, à voir aboutir le projet envisageant le retour d'un certain nombre d'entre eux au lieu même pour lequel ils ont été conçus. De même, et ce sera la meilleure conclusion de ces quelques lignes, nous souhaitons de tout notre cœur qu'un tel ensemble puisse un jour constituer, grâce à la libéralité de certains collectionneurs prêts à un généreux abandon, le fonds de ce « Musée de l'œuvre Notre-Dame » qui doit prendre place dans le saint édifice lui-même et enseigner les visiteurs toujours trop hâtifs.

« May » de 1642 peint par Charles Pœrson. — « La Prédication de saint Pierre à Jérusalem ».

Ce « May » était accompagné d'un sonnet explicatif et d'une prière à la Vierge en six vers, signés P. du Riez. Il se trouvait au XVIII^{e} siècle dans le croisillon nord de Notre-Dame et, en 1876, dans la sacristie.

Raguenet (1759). — Vue du chevet de Notre-Dame.

L'affluence du dimanche après-midi.

La baisse de 5 % est aussi appliquée.

L'antiquaire vend ses pistolets aux soldats américains.

Le marchand de chaussures.

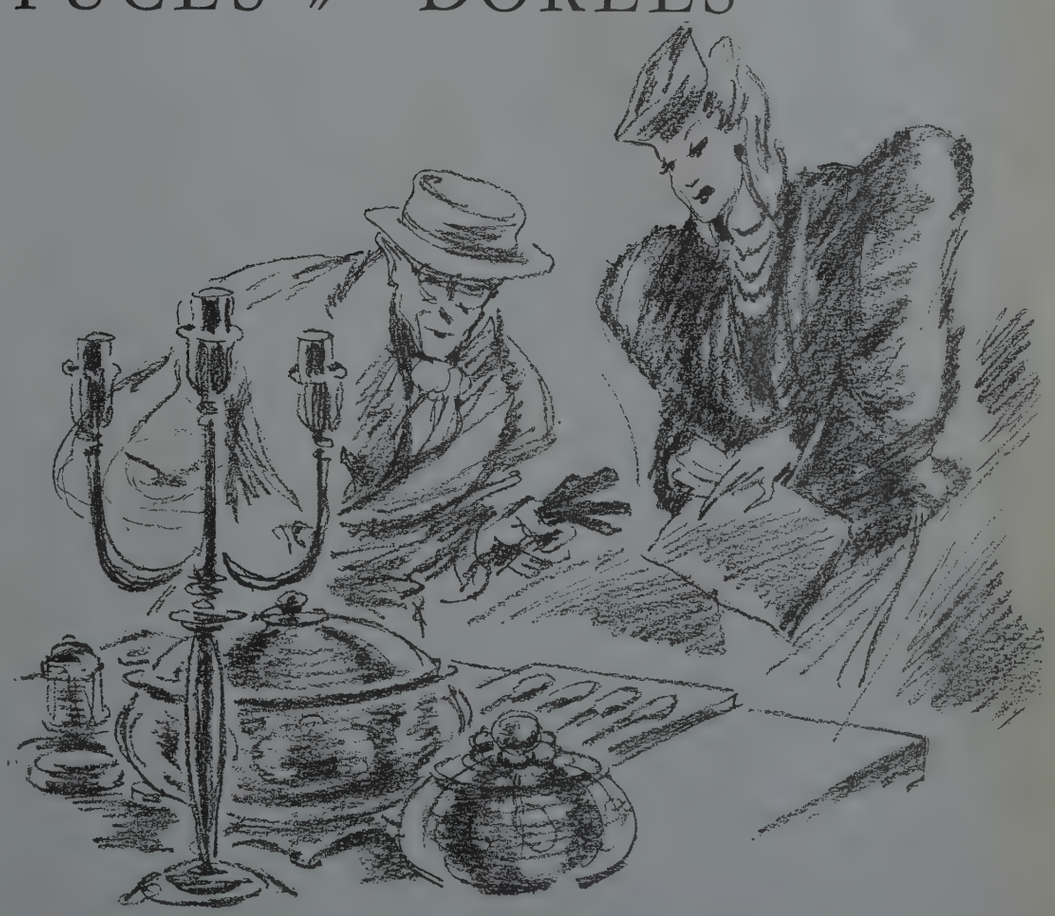
LES « PUCES » DORÉES

Sans doute n'est-il pas un seul vrai Parisien qui, ne sachant trop que faire un dimanche après-midi, n'ait décidé, au moins une fois, d'aller visiter ce paradis du bric-à-brac qu'est « le marché aux puces ».

Cette foire, aussi célèbre que pittoresque, qui se tient à longueur d'année à la porte de Saint-Ouen, connaissait déjà avant guerre un succès assez considérable, et tous ceux qui sont à l'affût des spectacles inattendus qu'offre Paris ne manquaient pas d'y passer de longues heures. On y rencontrait toute la foule des curieux et des collectionneurs : ceux qui, immobiles, cherchent de l'œil et ceux qui, au contraire, touchent à tout, prennent chaque objet en main, le soupèsent, le tournent et le retournent, le reposent et le reprennent pour, finalement, l'emporter, en sachant très bien que ce n'était pas cela qu'ils étaient venus acheter. Le vendeur, assis au milieu de son fouillis, jaugeait le client d'un coup d'œil, lançait un chiffre exagéré, puis discutait avec l'âpreté d'un marchand grec, à laquelle venaient s'ajouter la bonne humeur et l'esprit de Paris. On riait, et chacun était persuadé d'avoir fait une bonne affaire.

Les habitués assuraient qu'avec un peu de chance il n'était pas un objet que l'on ne pût y trouver. Vouliez-vous une pendule de gare, la moitié d'un cadre de bicyclette ou un authentique uniforme de grognard ? Tout cela pouvait s'acheter « aux puces ».

Depuis la guerre, ce marché connaît une vogue considérable. Tous les dimanches, le Métro dégorge des milliers de personnes qui, en rangs serrés, se répandent dans les ruelles de



L'orfèvre.

Le marchand de tableaux.

ce village de planches et de tôle ondulée. L'atmosphère n'est cependant plus la même. On vient moins ici par curiosité que pour y chercher tout ce que le contingentement a fait disparaître du marché ordinaire. On ne discute plus les prix, il n'y a plus de dialogues joyeux et, de temps à autre, pour meubler le silence, un brocanteur met en route un de ces phonographes à pavillon comme on en voit encore dans les petits cafés de province.

Les objets aussi ne sont plus les mêmes. Toute la misère des hardes et des chaises cassées a été chassée peu à peu et « le marché aux puces » est devenu l'annexe de quelque grand magasin. On y trouverait aujourd'hui suffisamment de commodes Empire et de buffets Henri II pour meubler tout un quartier et assez de lustres de Venise pour éclairer une douzaine de palais. Tout cela est astiqué au paroxysme. L'argenterie et les cristaux scintillent. Les vendeurs sont maintenant assis dans des fauteuils de cuir et, l'hiver, engoncés dans des pelisses et les pieds carrés dans des chaussures à triple semelle. On se demande jusqu'à quel point ils ne font pas partie de la nouvelle aristocratie.

Parmi les innombrables meubles anciens... ou copies d'ancien, parmi les bibelots, les lampes à huile « garanties d'époque » et les collections d'illustrés, il arrive encore que l'on découvre un objet de collection : quelques pièces rares viennent, en effet, se perdre là sans que l'on sache très bien pourquoi. Au pied d'une montagne de ces bronzes que l'on appelle d'art, on risque de découvrir un coffre de mandarin aux serrures à secret ou une fine statuette d'ivoire. Si l'on en demande le prix, son propriétaire lâche entre ses dents : 360. Ce ne sont plus des francs, mais ce que l'on appelle, dans les petits bars de Montmartre, des « sacs », c'est-à-dire des billets de mille francs. 360.000 ! Où donc est le temps où, pour deux billets bleus, on pouvait avoir la chance de s'offrir une toile d'un petit maître français après l'avoir découverte au milieu d'une pile de couchers de soleil wagnériens ?

Dernièrement, quelqu'un ayant trouvé une glace qui lui faisait envie et dont le prix était abordable, demanda qu'on la livrât chez lui. Le lendemain, un monsieur fort élégant se présenta. Il portait la glace sous le bras et, comme l'autre le regardait, un peu étonné, il lui tendit une carte gravée et, souriant, comme pour s'excuser, dit : « Nous sommes aussi antiquaires rue Saint-Honoré. »

« Voilà bien le drame, disent les *anciens*. Les nouveaux venus ont gâché le métier. Lorsque j'ai commencé ici, il y a vingt ans, pensez qu'il était strictement interdit de vendre du neuf. On se faisait prendre, alors, pour une simple paire de lacets... tandis qu'aujourd'hui « les puces » sont presque devenues un marché de luxe. »

Cependant, les véritables « puces » n'ont pas complètement disparu. Entre les immeubles modernes de la Ville et les tristes palissades des premières usines s'est ouvert un nouveau marché. Sur les buttes pelées des anciennes fortifications, où les gosses du quartier viennent jouer à la petite guerre, le jeudi après-midi, entre les flaques de boue, de pauvres diables loqueteux posent sur un journal une paire de chaussures éculées ou un vieil imperméable américain. C'est peut-être ce qu'ils ont volé dans la semaine, ou trouvé dans une poubelle, mais cela n'a guère d'importance, car, en fin de compte, quelle qu'en soit la provenance, un acheteur se présentera toujours.

Parmi les promeneurs des fortifications se mêlent, parfois, quelques policiers. En un clin d'œil tout disparaît alors : les joueurs de bonneteau referment leur parapluie et les vendeuses de coton à repriser se dispersent en serrant sous leur bras leur mallette de similicuir, et tout le monde regarde passer la police. Seule, impassible, la voyante extra-lucide continue à prédire à son client un avenir résolument incertain.

A la nuit tombante le Métro absorbe tout ce monde et, si certains ont le sourire, c'est uniquement parce qu'ils rapportent une paire de chaussures neuves ou une coupe de tissu pure laine qu'ils ont trouvées sans aucun doute par hasard...

C'est ainsi que « le marché aux puces », qui était un peu, autrefois, le marché de la misère, est devenu un endroit où l'on peut, aujourd'hui, s'habiller des pieds à la tête, trouver autant de meubles qu'on le désire, mais à condition, il est vrai, d'avoir un portefeuille bien garni.

HENRY BARROY.

Croquis de L. BERINGS.

LES LIVRES

par ANDRÉ ROUSSEAUX

SUR UNE ÉDITION DE RENAN

La réimpression, sous la formule d'édition définitive, des œuvres complètes de Renan (chez Calmann-Lévy) me paraît devoir être saluée comme une entreprise des plus heureuses dans la librairie d'aujourd'hui. Tandis qu'en effet on gaspille des tonnes de papier pour faire paraître force romans, pour la plupart illisibles, le fonds des grands écrivains français est épuisé en grande partie. Bien sûr, on ne cesse de donner des éditions nouvelles de quelques grands classiques, toujours les mêmes. C'est si facile de « sortir », en lui prêtant quelque originalité de présentation, un Racine ou un La Fontaine, un florilège de contes de Voltaire ou un théâtre choisi de Musset. Mais que de volumes introuvables, parmi les œuvres maîtresses de notre littérature, notamment du côté des grands essayistes, historiens et philosophes du siècle dernier ! Renan était de ceux-là. Les in-octavo à couverture jaune que nous mettions sur nos rayons quand nous avions vingt ans, ces volumes, lourds dans la main, beaux à la vue, et dont la page avait de l'épaisseur sous le doigt qui la tournait, sont aujourd'hui des vestiges d'une richesse qui n'est plus. Rien ne les avait remplacés. Dans le tumulte de la foire aux livres, les lauréats des mille et un prix littéraires étaient aptes à faire valoir chacun sa sottise ou son incongruité. La voix de Renan, avec quelques grandes autres, était condamnée au silence. La réédition que nous voyons marque la fin d'une manière de scandale.

Elle est annoncée en dix volumes, dont chacun ne contiendra pas moins d'un ou deux milliers de pages en papier bible. Pour faire entrer tout Renan dans cette formule, il a fallu grouper ses œuvres sous quelques rubriques. Certaines étaient établies par l'auteur lui-même. Tout le monde sait, par exemple, que la série des « Origines du christianisme » comprend la *Vie de Jésus, les Apôtres, saint Paul,* etc. D'autres fois, c'est la tâche de l'éditeur — en l'espèce, la petite-fille de Renan, Mme Henriette Psichari — de faire les rapprochements et les divisions, afin d'établir le tome des œuvres littéraires, celui des œuvres philosophiques, celui des œuvres savantes, etc. Il apparaît que Mme Henriette Psichari a essayé d'établir une sorte de classement, qui mettrait en avant ce que Renan a produit, sinon de plus important, du moins de plus accompli. Il est sûr, en tout cas, que l'ordre chronologique a été écarté. Les œuvres de jeunesse sont reléguées à l'avant-dernier volume, juste avant un tome final de correspondance et de mélanges, comme il est d'usage, d'ailleurs, dans les éditions complètes où l'on réserve les premiers volumes aux ouvrages majeurs, aux plus caractéristiques, aux plus glorieux. Mais pourquoi, dans ces conditions, le tome premier, qui nous est offert par Mme Henriette Psichari, est-il consacré aux « œuvres politiques » d'Ernest Renan ?

S'il m'avait fallu, quant à moi, décider de l'architecture, forcément arbitraire, à donner au monument renanien, je crois que j'aurais commencé par les œuvres dites spécifiquement littéraires, dont Mme Henriette Psichari fait son tome II. Avec, en leur milieu, les *Souvenirs d'enfance et de jeunesse,* c'est le Renan du grand public, des pages célèbres, des anthologies : l'admirable « Broyeur de lin », l'inévitable « Prière sur l'Acropole ». Ce sont là d'excellents propylées pour donner accès aux parties centrales de l'œuvre, et, surtout, à ces « origines du christianisme » qui, à travers tout vieillissement et toutes préventions, n'en constituent pas moins l'apport capital de Renan à la littérature et à la pensée de son siècle.

Que représentent donc, par rapport à ces titres de chapitre, les écrits de Renan que l'on peut grouper sous le titre d'œuvres politiques ? Ils datent presque tous de la dernière partie de la vie du philosophe. Ce sont aussi, le plus souvent, des morceaux fragmentaires, des articles de revue, des discours, des conférences, voire des documents, comme ceux qui ont trait à la destitution de Renan, professeur au Collège de France, par le gouvernement de Napoléon III. On y trouve les discours prononcés par Renan à l'Académie, tant pour sa réception que pour celles de Pasteur, de Cherbuliez, de Lesseps. On y peut relire aussi le discours pour la distribution des prix au lycée Louis-le-Grand en 1883, le jour, si je ne me trompe, où Renan couronna, parmi d'autres lauréats, et en lui donnant sa bénédiction laïque, un lycéen qui s'appelait Paul Claudel.

Tout cela, où mille choses intéressantes foisonnent, ne serait, malgré tout, que d'un rang secondaire si le principal morceau n'était pas, au milieu du livre, un des ouvrages connus de Renan, *la Réforme intellectuelle et morale.* C'est le livre que Renan écrivit après la défaite de 1871, pour méditer sur les conditions d'un redressement de la France. Et c'est un livre dont la renommée a considérablement grandi du jour où certaine école doctrinale en a fait l'un des instruments de sa propagande : cette école n'était autre que celle de Maurras.

Le maurrassisme a de nombreuses sources chez les philosophes du XIXe siècle. Non seulement du côté de Sonald ou d'Auguste Comte, mais souvent chez des auteurs que l'on attendrait moins à première vue. C'est que l'esprit du maître sophiste avait un art peu commun de choisir et d'isoler, dans une œuvre complexe, des textes capables de fortifier sa doctrine, puis de les brandir, d'en faire retentir les termes avec éclat, comme s'ils eussent été le message unique et définitif de l'auteur mis à contribution de cette manière. Ainsi, sa doctrine prenait-elle appui sur de hauts patronages, sans laisser paraître dans quelle mesure ceux-ci étaient sollicités. *L'Action française* a fait usage, notamment, du révolutionnaire Proudhon, et, par le même procédé, de Renan. *La Réforme intellectuelle et morale* fut, à cet effet, un de ses chevaux de bataille.

Non qu'il n'y ait, chez l'ondoyant Renan, un esprit conservateur. Il tient même une place importante, et s'affirme quand Renan vieillit — dès sa préface aux *Questions contemporaines* (1868), qui contient sa phrase fameuse sur le code civil, « fait pour un citoyen idéal, naissant enfant trouvé et mourant célibataire ». Ce Renan-là existe, on doit le savoir, et ce qu'il a écrit à propos de certaines crises françaises contient des sentences toujours valables et bonnes à méditer. Je fais, toutefois, une réserve. C'est que Renan, à l'égard du destin de la France, était affecté d'un défaitisme fondamental, le même qui lui faisait dire à Déroulède : « Jeune homme, la France se meurt, ne troublez pas son agonie. » Comme conseiller pour une renaissance française, il y a mieux.

Mais, surtout, il me paraît que cette mise au premier plan, d'un aspect partiel et, malgré tout, tardif, du philosophe, fausse la perspective d'ensemble sur son œuvre, que devrait donner une édition complète et définitive. Je le dis d'autant plus nettement que j'ai su que Mme Noémi Renan, mère de Mme Henriette Psichari, et la propre fille de l'auteur de la *Vie de Jésus,* désapprouvait, comme quelque peu tendancieuse, cette orientation que certains donnaient à la pensée de son père.

Je crains aussi que Mme Henriette Psichari n'ait obéi, de la meilleure foi du monde, à une autre impulsion. On sait que, comme son frère Ernest, elle s'est convertie au catholicisme. Et elle a écrit, il y a une dizaine d'années, un livre sur son grand-père, où elle interprète son drame spirituel comme une nostalgie du christianisme beaucoup plus qu'une apostasie. Je crois, d'ailleurs, qu'il y a beaucoup de vrai dans cette vue. Mais, si c'est une vérité à dire sur Renan, la vérité de l'œuvre de Renan veut que celle-ci nous soit présentée telle qu'elle se déroule dans son ampleur, dans sa réalité complexe, dans son mouvement. Un certain libéralisme religieux, teinté de cette onction qui prend des mines de prélat, existe chez Renan. Il s'exprime, notamment, de pair avec le conservatisme dans les écrits de la fin. Il eût été plus loyal de laisser ces pages à leur place, au terme de l'œuvre, après de gros et retentissants ouvrages où l'antichristianisme se manifeste autant qu'on sait. L'œuvre de Renan est subtile entre toutes. Son édition complète devait peut-être suivre, avec une humble fidélité, le cours d'une vie spirituelle toute nuancée d'inquiétude et de mouvements secrets.

LE THÉATRE

par YVES GANDON

LA BREBIS — MARTINE
UN SPECTACLE D'ÉTÉ

La Comédie-Française vient de reprendre, avec une nouvelle interprétation et de nouveaux décors, deux pièces de son répertoire : *la Brebis,* d'Edmond Sée, et *Martine,* de Jean-Jacques Bernard.

La première a plus de cinquante ans d'âge, puisqu'elle fut créée au théâtre de l'Œuvre, par Lugné-Poe, le 29 mai 1896. Elle porte assurément plus de rides que son auteur, dont la magnifique verdeur est bien encourageante pour la corporation des critiques dramatiques. Cependant, si l'on considère qu'Edmond Sée l'écrivit à vingt ans, on ne peut qu'admirer la précocité de ses dons et observer avec plaisir que, pour avoir été un adolescent aimé des dieux, il ne s'en porte aujourd'hui pas plus mal.

Le sujet de *la Brebis,* dans la coupe inhabituelle de deux actes — mais il faut louer l'auteur de n'avoir pas inutilement étiré son propos — est aussi menu que possible. Une petite dame, Lucienne, a deux amants ; l'un sérieux, Georges ; l'autre de cœur, Pierre. Le premier est fondé de pouvoir d'une grosse banque, et le second, un aimable écervelé. Mais l'écervelé a un oncle, Flatrin, dont il héritera plus tard, et cet oncle confie au neveu qu'il craint le naufrage de l'établissement de crédit où il a placé la moitié de sa fortune. Or, l'amant sérieux de Lucienne est le fondé de pouvoir dudit établissement. Pierre questionnera donc sa maîtresse et lui demandera d'être moins dure avec son rival, de jouer auprès de lui un « rôle moral », pour autant qu'un homme, soutenu par l'amour — même seulement apparent — d'une femme, est mieux capable de donner toute sa mesure dans la vie. La « brebis » se prend au jeu et, dans cette comédie de la vanité féminine, chacun trouvera son compte.

Il eût été surprenant qu'en 1896 un jeune homme de vingt ans, attiré par le théâtre, ne fût pas marqué de l'influence du Théâtre Libre, frère puîné du naturalisme. Les personnages de *la Brebis* tiennent de ce parrainage un certain air guignolesque, renforcé par la limitation

même du sujet. A cette époque heureuse, hors du triangle, fondé ou non sur la légitimité, il n'y avait pas de salut. *Amants,* de Maurice Donnay, fut créé la même année que *la Brebis.* Mais, si jeune qu'il fût, Edmond Sée avait déjà le souci de la vérité des caractères; celui de la cocodette Lucienne, soucieuse de jouer son « rôle moral », rejoint l'humanité générale, et voilà qui, en 1947, sauve sa pièce, tout en lui conservant un pittoresque dû en partie au décor et aux costumes. L'exotisme ne relève pas seulement de l'espace, mais aussi du temps.

Je crois que M. Edmond Sée a lieu d'être satisfait de ses jeunes interprètes. Mlle Micheline Boudet a interprété son rôle avec une intelligence et une vivacité qui renforcent encore la bonne opinion qu'on pouvait avoir déjà de cette brillante comédienne. M. Julien Bertheau a été parfait, un peu trop peut-être, car on ne comprend guère que sa maîtresse lui préfère le falot personnage incarné par M. Jean Weber, celui-ci accentuant la niaiserie de l'amant de cœur sans le rendre séduisant. M. Chambreuil a tracé de l'oncle à héritage la plus plaisante silhouette de viveur à la vieille mode.

Martine, de Jean-Jacques Bernard, fut créée en 1922 par Gaston Baty, dans cette baraque de la Chimère installée alors tout près de Saint-Germain-des-Prés. C'est, nous dit l'auteur lui-même, l' « histoire d'un petite paysanne qui aime et qui souffre, mais ne peut confier à personne ni son amour ni sa souffrance ». On sait que de cette pièce date ce qu'on appela la « théorie du silence » et qui était

MICHELINE BOUDET, JULIEN BERTHEAU ET MAURICE PORTERAT DANS « LA BREBIS », REPRISE A LA COMÉDIE-FRANÇAISE.

plutôt, déclare M. Jean-Jacques Bernard, celle de l' « inexprimé ». Cette théorie repose sur une vérité psychologique assez évidente. Poussée à l'extrême, elle risquait d'aboutir à un poncif, puisque le théâtre est fondé sur l'expression *verbale. Martine* n'en reste pas moins une pièce émouvante dans sa nudité. Si l'on ne dit pas tout, comme il est d'usage dans la vie, s'ensuit-il nécessairement qu'on doive dire des « riens » ? Tel était le problème posé à la nouvelle esthétique dramatique de M. Jean-Jacques Bernard et de quelques autres. Par delà les « riens », il lui fallait montrer le drame des cœurs. En dépit de plusieurs temps faibles, *Martine* porte la marque d'une sensibilité délicate et se laisse écouter sans une minute d'ennui. L'épreuve, à vingt-cinq ans de distance, et si l'on admet qu'il ne pouvait s'agir d'un aboutissement, mais d'une expérience transitoire, garde ainsi toute sa valeur.

Il faut noter, de surcroît, qu'un théâtre fondé sur la vertu psychologique du silence ne peut donner de tablature qu'à l'acteur médiocre, alors qu'elle favorise le talent. Mme Jeanine Crispin nous l'a bien montré dans le rôle de Martine. Délicieusement primesautière au premier tableau, elle a évolué jusqu'au dénouement sur le chemin de la déception passionnée, puis de la résignation quotidienne, avec un sens des nuances qui confirme sa maîtrise. Mme Andrée de Chauveron a été une grand-mère d'une pathétique vérité. M. Jacques Servière est très bon dans sa silhouette de rustre bonasse, M. Jean Martinelli et Mlle Lise Delamare, acceptables.

Pour la saison d'été, le théâtre de la Renaissance a donné l'hospitalité à la troupe de M. Jean-Jacques Bourgois, qui présente une sotie en un acte, *les Amours de Péronne,* et une pièce en trois actes, *la Farce du poulailler,* de M. Marcel Ollivier. La première, inspirée, paraît-il, d'un texte médiéval peu connu, met en scène une bouffonnerie juridique, qui ne vaut pas *la Farce de Maître Pathelin,* mais qui, indépendamment de ses longueurs, est écrite dans une langue savoureuse. Le sujet de la seconde met en scène un meunier en grand danger d'être cocu, et qui inflige à ses candidats larrons d'honneur le traitement même qu'ils lui prétendaient réserver. Boccace et Marguerite de Navarre ont passé par là, et, dans le déroulement trop mécanique de son intrigue, M. Marcel Ollivier ne les fait pas oublier. Mais un public peu difficile et porté sur la gaudriole a le droit de rire. J'ai remarqué, dans l'interprétation, l'abatage de M. Tristan Sévère et la grâce blonde de Mlle Dora Doll, au ravissant décolleté.

LA MUSIQUE

par ROBERT KEMP

L'AFFAIRE « PELLÉAS »

IRA-T-ON jusqu'au prétoire ? Est-ce le code qui décidera entre la direction de l'Opéra-Comique et Mme Valentine Hugo, l'auteur des décors, d'une part, les héritiers légaux de Debussy et l'éditeur, de l'autre ? Ce serait bouffon ! La hardiesse de la défense va loin... Elle fait intervenir violemment quelques critiques d'art. Mais les musiciens ont-ils empiété sur les droits des peintres ? Nullement. Ils ont dit que les décors, si beaux qu'ils puissent être — et ils le sont — défigurent la partition. La querelle est là; pas ailleurs. Nous qui, depuis plus de quarante ans, aimons *Pelléas* jusqu'à l'idolâtrie, qui le savons par cœur, qui avons, les premiers, frissonné de ses beautés, pleuré de ses douleurs, palpité avec son orchestre, nous ne le reconnaissons plus; et ce sont les décors qui nous empêchent — orgueilleux, encombrants, déformateurs — de le reconnaître... Cependant, critiques d'art et critiques musicaux, disputons-nous librement. C'est notre métier et notre devoir. Mais que l'Union nationale des intellectuels, en la personne morale de son bureau, lance, comme un ordre de grève, une consigne d'admirer, halte ! Depuis quand la critique est-elle une activité collective ? Va-t-on nous dénoncer comme traîtres ; et à quoi ? Ira-t-on manifester contre nous sur la place publique ? Ou nous mettre en interdit ?

Je reste dans la salle de l'Opéra-Comique, pour l'instant. Je regarde le rideau. Sur un fond bleu, que la rampe pousse au noir, s'étale un écheveau, noblement ornemental, de lignes blanches. Ce n'est pas le tatouage d'un sorcier nègre. C'est une image cosmogonique. Oui, cette bouche géante de vermicelle évoque les tourbillons de la nébuleuse primitive dans laquelle des planètes commencent à se coaguler, selon la théorie de Laplace. Une figure nue, aux seins dressés, est emportée dans l'irrésistible giration des gaz. Mélisande subit sa destinée, comme tous les humains. A l'échelle, Mélisande doit mesurer des centaines de millions de lieues... Quelle musique s'élève devant cette vision formidable ? *Ré, la, sol, la...* Notes bien-aimées qui ont ravi notre jeunesse ! Un tendre chant grégorien, très antique et très mystérieux; un murmure triste, à mi-voix, et le doigt sur les lèvres... Puis, léger comme un fil de la Vierge, le thème gracile de Mélisande va glisser entre les cordes de harpe, répondant aux accords cuivrés, aux rauques appels de cors du motif de Goland, le chasseur... Sentez-vous la contradiction ? Ce rideau astronomique, nous le subirons pendant tous les interludes, celui qui pousse les voiles du navire portant la petite princesse; celui où la mer frissonne dans la nuit; ceux où rêve la pitié du vieil Arkel, où bat à grands coups le cœur de Goland, où le malheureux jaloux pousse de grands cris de désespoir, où Mélisande geint doucement son agonie. Et que m'importe sa fierté plastique ! Il est hors du jeu avec son symbolisme outrancier !

Comment ? Vous trouvez périmés les symboles de Maeterlinck ; et il est vrai que ce sont des bibelots d'époque. Mais alors pourquoi surcharger *Pelléas* d'autres symboles plus provocants ? Pourquoi cette forêt noire où veillent des hiboux, cette bague de Mélisande où passeraient ensemble cent mille doigts de femme, au plafond de la chambre de Goland ? Cette aile de chauve-souris géante, cette aile de démon ou d'ange de la mort, sous laquelle, assis à la fontaine, les deux enfants s'avoueront leur amour ? C'est une histoire très simple, *Pelléas* ! Deux tendres êtres qui vont mourir d'amour, comme Roméo, Juliette — ou Jeannette. Si, au delà de leurs timides désirs, au delà de leurs brèves destinées, le poète, et le musicien davantage, nous ouvrent des perspectives sur les mystères de la naissance et de la mort; s'ils nous communiquent leur angoisse, c'est par de douces poussées, des suggestions subtiles, retenues et non point brutales. Pourquoi noircir, grossir ; pourquoi épaissir ? Il ne vous suffit pas que le château soit vieux et sombre. Vous le voulez croulant, descellé, pire que la maison Usher... Vous n'acceptez pas l'oasis qu'est la fontaine des aveugles, où vont s'ouvrir les yeux de Pelléas et de Mélisande, par une matinée ensoleillée. Ecoutez, devant votre décor excessif, terrifiant : *Mi, fa-do, fa-do...* La flûte si fraîche. L'eau coule et miroite... Il y a du vert, du

bleu, de l'or... C'est un paysage de Memling ! Vous me montrez une planche de Gustave Doré; une illustration pour Edgar Poe. J'aurais cent exemples à fournir. Le « retour à la lumière » au sortir des souterrains devrait être un éblouissement. Les deux arpèges, les touches de cuivre, le grelot des troupeaux, tout évoque une nature heureuse. Mais vous voulez que le château d'Allemonde — pays d'eau, de « confluent », d'estuaire — soit un Tanezrouft... Où Mélisande cueille-t-elle des fleurs parmi ces pierres ponces ? Que broutent les moutons d'Yniold ? Vous ne voulez plus de « fenêtre » près du lit de la mourante. « Réalisme impossible ? » Mais croyez-vous que ce coup de projecteur blanchâtre à l'appel d'Arkel corresponde à ce que chante l'orchestre ? L'orchestre, avec la lumière, fait entrer « *une fraîcheur de la mer exhalée* », comme dit plus tard Valéry. Le changement des timbres, à cet instant, est exquis. L'air entre vraiment, « tout l'air de toute la mer »... Le geste d'Arkel, autrefois, suggérait cette invasion du large, cette brusque aération de la chambre close... Vous n'en avez cure. Vous préférez vos décors à la musique. Beauté pour beauté, j'aime mieux la musique... C'est elle qu'on doit servir. L'humilité, aussi, a son prix.

Le grave, en cette affaire, c'est que les spectateurs novices ne vont pas comprendre ni aimer *Pelléas*. Cette sécheresse, cette noirceur, ce rideau, surtout, qui les égare, qui égare l'orchestre — il ne « sent » rien, l'orchestre; il est indifférent, glacial, terrorisé peut-être... — leur donnent la plus fausse idée du chef-d'œuvre qui a enchanté notre génération. *Pelléas* n'est plus *Pelléas*, je le soutiendrai la tête sous le couteau. Toute mon âme proteste...

Du reste, que venez-vous me parler de beauté décorative ? Jérôme Bosch fut un grand peintre. Il n'eût pas pu peindre les décors de *Pelléas*. Georges Rouault est un grand peintre. Il ne peindrait pas les décors de *Pelléas*. *Pelléas* n'est pas *l'Homme et son désir*... L'intrusion de M^me^ Valentine Hugo dans l'étonnante union Maeterlinck-Debussy est celle d'une bombe atomique. Elle a passé. Il ne reste rien...

LE CINÉMA

par DENIS MARION

FILMS AMÉRICAINS

LE FESTIVAL DE BRUXELLES

Personne ne s'attend à ce que l'été soit la saison choisie par les distributeurs pour sortir leurs meilleurs films. A vrai dire, les Français n'ont pas attendu aussi longtemps pour nous faire subir une série de sous-productions, qui sont, par bonheur, compensées par ces deux chefs-d'œuvre qui s'appellent *le Silence est d'or* et *le Diable au corps*. Mais les Américains, qui disposent pourtant des quelque deux mille bandes sorties entre 1940 et 1945, ont moins d'excuses à profiter de l'occasion pour exploiter leurs rossignols. Ces dernières semaines nous ont permis de juger trois ressucées de genres qui firent leur triomphe : *Folie douce* nous fait assister à la dégénérescence finale de ce qui fut autrefois la comédie d'Hollywood, descendante aussi superficielle, mais aussi brillante de la *commedia dell'arte* et de la comédie du Boulevard parisienne en 1900 ; *l'Etrangleur* est un ersatz de film policier et *Pour qui sonne le glas* pourrait s'intituler : *de l'Assassinat des chefs-d'œuvre considéré comme un des vilains arts*.

Mieux vaut quitter ce pénible sujet et reparler du palmarès du festival de Bruxelles, sur lequel le manque de place m'a empêché de m'étendre dans une précédente chronique. Le mérite du *Silence est d'or* ne sera en rien diminué par la constatation qu'il ne l'a emporté que de peu sur des rivaux de même classe. *Odd man out*, récompensé pour la meilleure mise en scène, *les Meilleures Années de notre vie*, pour le meilleur scénario, *Païsa*, pour qualités exceptionnelles, auraient pu échanger leurs prix avec le lauréat sans que l'équité en fût blessée.

En revanche, il ne pouvait guère y avoir de voix discordante pour contester à Gérard Philippe le titre du meilleur acteur, tant son incarnation du protagoniste du *Diable au corps* est étourdissante de naturel et de brio. Le seul regret qu'il soit permis d'exprimer, c'est qu'il privait, ce faisant, sa partenaire Micheline Presle d'une récompense également méritée, car elle eût été digne d'être désignée comme la meilleure actrice. A son défaut, le choix de Mirna Loy se défend fort bien, car si son rôle dans *les Meilleures Années de notre vie* est quelque peu effacé par rapport aux autres, elle n'en éclipse pas moins ses partenaires.

Enfin, à défaut d'autre récompense, il était normal que le cinéma mexicain, qui confirmait sa révélation de l'an dernier avec *Maria Candelaria*, emportât à tout le moins le prix du meilleur opérateur pour Gabriel Figueroa, déjà couronné à Cannes l'an dernier.

Pourtant, reconnaissons que, en toute objectivité, le meilleur travail de camera est celui de l'extraordinaire Gregg Toland, qui, dans le dernier Walt Disney, *Mélodie du Sud*, a combiné — et en technicolor encore bien — les décors et personnages réels avec les dessins animés avec une virtuosité sans égale jusqu'ici.

Enfin, le jury a regretté — et son vœu fut repris officiellement lors de la proclamation du palmarès — de ne pas disposer d'une récompense supplémentaire pour couronner la production nationale la plus homogène. Ce serait l'Angleterre qui l'aurait remportée, car, à côté d'*Odd man out*, elle présentait quatre autres films de mérite : le beau documentaire romancé *les Migrateurs*, la plus curieuse exploitation de la couleur dans *une Question de vie ou de mort*, la romantique adaptation des *Grandes Espérances* et un agréable film d'enfants : *A cor et à cri*.

Deux nouveaux personnages de Walt Disney : le lapin et l'ours, dans « Mélodie du Sud », film en technicolor.

Il n'y a pas à lutter contre le fait que les documentaires ne bénéficient aux yeux de personne (si ce n'est ceux qui les font) du même intérêt que les œuvres de fiction La solution de Bruxelles, qui consistait à les soumettre à un jury différent, ne constituait qu'un palliatif : car, pour deux mille personnes qui assistèrent en moyenne aux projections des films à intrigue, il n'y en eut que deux cents qui se dérangèrent pour les autres. A tout le moins, celles-ci bénéficièrent de l'attention scrupuleuse de juges compétents, qui les récompensèrent selon leur mérite. J'ai déjà dit ici même tout le bien qu'il convient de penser de *Naissance du cinéma*, de Roger Leenhardt, qui reçut le prix du meilleur documentaire, de même que d'*Assassins d'eau douce*, de Jean Painlevé, qui reçut le prix du meilleur film scolaire. Pour le film scientifique, une bande surclassa toutes les autres : réalisée en technicolor par les Américains, elle cinématographiait directement, pour la première fois, ce que le médecin voit à son oculaire quand il pratique la bronchoscopie; cette révélation immédiate de la vie viscérale est un spectacle d'une inquiétante beauté plastique et, en même temps, possède une telle valeur de choc que la vue en est difficilement supportable au profane. L'homme n'est sans doute pas plus fait pour contempler impunément l'intérieur de son corps que l'inconscient de son esprit.

Signalons, enfin, que le prix de la Critique internationale a été attribué au *Diable au corps*, et celui de l'O. C. I. P. (association catholique) au film italien *Vivre en paix*.

Ainsi, le festival de Bruxelles se termine par un triomphe pour la France, qui ne décroche pas moins de cinq grands prix.

Une scène du film anglais « les Grandes Espérances » : le forçat évadé est repris et il doit regagner les pontons.

LE TOUR DE FRANCE S'ACHÈVE DEMAIN

Le trente-quatrième Tour de France cycliste sera terminé demain. On sait que cette année il a été couru à l'envers; c'est-à-dire que les coureurs ont eu à affronter dès le départ les redoutables pavés du Nord. Après Lille, Bruxelles, Luxembourg, Lyon, ce fut tout de suite les Alpes, et, comme il fallait s'y attendre, les premiers cols décimèrent le peloton. Puis, les rescapés traversèrent les sites enchanteurs et reposants de la Côte d'Azur et ce fut à nouveau la montagne avec les contreforts des Pyrénées. Quelques abandons réduisirent encore le nombre des coureurs, auxquels il ne restait plus qu'à gagner la Bretagne avant de se lancer sur Paris. S'il fallait tirer dès maintenant une leçon de cette trente-quatrième course, on pourrait dire que l'on a assisté à une lutte incessante qui s'est traduite par des changements continuels dans le classement.

BIBLIOGRAPHIE

Histoire

C'est une vue entièrement nouvelle de l'*Histoire d'Espagne* que nous donne Albert Mousset dans le volume de près de 700 pages qu'il vient de publier aux Editions S. E. F. I., dans la collection « le Monde et l'Histoire », où ont déjà paru son *Histoire de Russie* et son *Monde slave*, déjà traduits à l'étranger.

L'auteur est un hispanisant de vieille date. Il a exploré toutes les archives de la Péninsule et il a eu accès à des fonds diplomatiques jusqu'ici inexplorés. Certains chapitres de ce livre — notamment ceux qui sont relatifs à l'histoire de Philippe II, aux rapports de la cour d'Espagne avec Louis XVI et Marie-Antoinette, à la franc-maçonnerie espagnole, à la diplomatie hispanique depuis la Restauration jusqu'à (et y inclus) Franco — sont donc de toute première main. Albert Mousset y a apporté à la fois la clarté d'exposition et la précision du chartiste, son souci des dates, des références, des synchronismes.

Mais le principal mérite de ce livre, établi sur une documentation entièrement neuve, c'est de dégager les permanences de la puissance politique espagnole et les lois de constance qui la régissent. Sous ce rapport, cet ouvrage, avec son illustration, ses cartes, ses tableaux généalogiques et son index, constitue à la fois une lecture attrayante et une « somme historique » qui a sa place dans toutes les bibliothèques.

Figure ardemment discutée, mais personnalité aussi forte qu'originale, Jules Ferry attendait d'avoir son biographe. Aucun des ouvrages qui lui ont été consacrés n'offrait un portrait d'ensemble qui ressuscitât cette noble figure.

Historien éminent et passionné de la Troisième République, M. Maurice Reclus s'est attaché à l'évoquer dans une œuvre capitale. Son dessein a été d'apporter sur l'éducateur républicain et sur l'un des fondateurs de l'empire français une étude embrassant tous les aspects de sa personnalité, de son action, de son influence. A cet effet, il a utilisé les discours et correspondances de Jules Ferry ainsi que les témoignages de ses contemporains. Il nous donne une biographie complète, qui est, en même temps, un document indispensable sur le XIX^e^ siècle.

En vingt-cinq ans de vie politique, en cinq années de pouvoir âprement discuté et disputé, Jules Ferry a contribué plus qu'aucun autre à doter la démocratie d'une tradition gouvernementale. Ministre de l'Instruction publique, puis des Affaires étrangères, président du Conseil, l'homme aux favoris établit les grandes lois républicaines. A travers épisodes et anecdotes du livre de Maurice Reclus, Ferry apparaît comme le type même de l'organisateur politique, du créateur d'institutions, du promoteur de notre expansion coloniale.

Derrière le politique obstiné, insoucieux de popularité, Maurice Reclus nous découvre le cœur de Jules Ferry, et il nous montre aussi la dignité de l'homme lorsque le destin s'acharne contre lui.

Aussi ce *Jules Ferry* (Flammarion, édit.), qui touche à toutes les racines de notre temps, n'est jamais indifférent.

MANGUIN. — *Le Jardin de la rêverie.* Ce tableau figure dans l'exposition « Paysages de France » à la Galerie « Couleur du Temps », 9, rue Arsène-Houssaye.

PETITES CHRONIQUES

La Foire, *bois (42×63) de Demarne, adjugée 302.000 francs par M^e^ Étienne Ader. (Experts : MM. Catroux et Max Kann.)*

TABLEAUX ANCIENS

On a vendu en juin, à l'Hôtel Drouot, environ 7.000 tableaux modernes et à peine 200 tableaux anciens. Ces deux chiffres soulignent le déséquilibre du marché. D'où vient cette disproportion ? Tout simplement de ce que, sans doute, les tableaux modernes se renouvellent constamment, tandis que les collectionneurs qui possèdent des tableaux anciens ne veulent pas s'en défaire, à moins d'y être forcés.

En conséquence, et faute de mieux, on voit des petits maîtres promus brusquement au rang de vedettes, tels ces deux Hollandais du XVII^e^ siècle, Melchior d'Hondecœter et Aart Van der Neer, qui viennent de réaliser deux enchères fastueuses dans la vente Hector Beeche dirigée par M^e^ D.-H. Baudoin (experts MM. Catroux et Max Kann) : le premier pour une toile (110×135), *la Basse-cour, la Poule blanche*, adjugée 420.000 francs ; le second pour un bois (42×67), *la Rivière au matin*, qui a atteint 470.000 francs.

C'est la première fois que ces deux peintres sont honorés de cotes aussi élevées. Deux petits nocturnes sur panneaux, d'Aart Van der Neer, n'avaient pas dépassé 4.000 francs en décembre 1943, et 4.800 francs en mai 1944. *La Rivière au matin*, exceptionnelle dans la production de ce spécialiste des marines au clair de lune fabriquées en série, était d'une meilleure veine et plus importante, aussi avait-elle été poussée à 68.000 francs à la vente Lehmann, qui eut lieu en 1925.

Quant à *la Basse-cour*, du plus jeune des Hondecœter, elle avait été payée 7.000 francs à la vente Demachy, en 1912, et une toile analogue, mais plus grande (141×173), était montée jusqu'à 73.000 francs en janvier 1943.

La raréfaction des tableaux anciens a également favorisé Demarne, dit Demarnette, qui, à vrai dire, n'est qu'à moitié ancien puisqu'il est né au XVIII^e^ siècle, mais mort au XIX^e^ siècle. L'enchère de 302.000 francs réalisée par son panneau (42×63), *la Foire*, dans la vente de M^e^ Etienne Ader avec MM. Catroux et Max Kann, est aussi la plus élevée que son nom ait provoquée, mais c'était un excellent tableau, pittoresque comme un David Téniers et distingué comme un Watteau de Lille.

Par contre, *le Village en hiver*, bois (120×160) attribué par M. Robert Lebel à Pieter II Brueghel et adjugé 138.000 francs par M^e^ René Boisgirard, était d'une gaucherie et d'une vulgarité de couleurs qui semblent déceler une œuvre de jeunesse.

Il y avait aussi des dessins dans ces ventes d'œuvres anciennes. Parmi les meilleurs, vendus par M^e^ Maurice Rheims avec MM. E. et R. Haro, il faut signaler un dessin à la plume et au lavis de P.-A. Baudouin : *la Servante complaisante*, dans le goût des gravures galantes du XVIII^e^ siècle (que, d'ailleurs, Baudouin a souvent inspirées), 21.000 francs, et un gracieux crayon de Greuze : *les Soins maternels*, 31.500 francs. On a donné 46.000 francs pour une gouache de Mallet : *les Derniers Conseils*.

A. F.

La chapelle du couvent des franciscaines de l'Esvière, à Angers, écrasée par les bombes en 1944, est, aujourd'hui, presque entièrement reconstruite.

UN BEL EXEMPLE

En 1944, le couvent des franciscaines de l'Esvière, à Angers, ayant reçu vingt-deux torpilles aériennes, la chapelle avait été détruite, à l'exception du chœur, qui abrite la statue de Notre-Dame-sous-Terre.

Commencés à la fin de 1946, les travaux de reconstruction ont été conduits avec une célérité si grande que, après six mois seulement d'efforts ardents et soutenus, la nouvelle chapelle surgissait des décombres de l'ancien sanctuaire.

Ce joli monument, dans le style du XV^e^ siècle, et dont la sculpture est particulièrement bien traitée, reproduit l'ancien édifice tel qu'il était avant le bombardement. A l'heure actuelle, le grand pignon étant terminé, on pousse fiévreusement la réfection du transept.

Au moment où la Reconstruction, par ses lenteurs ou son piétinement, désespère tant de sinistrés, les religieuses d'Angers fournissent la preuve qu'il n'est rien d'impossible dans cet ordre d'idées. Il y a là une leçon à méditer et un exemple à suivre.

LE SAVIEZ-VOUS ?

— M. Joliot-Curie est un fervent adepte du jiu-jitsu.

— La population du monde s'accroît en moyenne de 30 millions d'âmes par an.

— L'année n'est pas de 365 jours exactement, mais de 365 jours 2422èmes.

— De tous les serpents du monde, le python est le plus long. L'anaconda vient ensuite ; le boa n'arrive qu'en troisième position.

PROGRAMMES DES CONCERTS PAR T.S.F.

18 JUILLET

15 h. : (L) Concerts anglais. — 17 h. : (L) Concert symph. (Orchestre Radio-Luxembourg). — 18 h. 40 : (F N) Musique de chambre (Festival Pierné). — 21 h. 05 : (F N) *Eros vainqueur* (P. de Bréville). — 21 h. 46 : (L) Quintette de Schubert.

19 JUILLET

14 h. 45 : (L) Orchestre Radio-Luxembourg. — 15 h. : (A) N. B. C. Symph. Orch. (en anglais). — 15 h. 30 : (L) Concert symph. (R.-Korsakoff-Strauss). — 16 h. 30 : (L) Concerts anglais.

20 JUILLET

9 h. : (F N) Musique de chambre (Fauré). — 10 h. : (P) Concert symph. (œuvres tchèques). — 11 h. : (F N) Plaisir de la musique (R. Manuel). — 14 h. : (F N) *La Dame en décolleté* (M. Yvain). — 15 h. : (P) *Fra Diavolo* (Auber). — 20 h. 30 : (F P) Concert symph. (Brahms, Fauré, Milhaud). — 22 h. : (F P I) Œuvres inédites de jeunes compositeurs.

21 JUILLET

11 h. : (S) Jeunes compositeurs belges. — 13 h. 30 : (S) Concert (Schubert-Veracini). — 15 h. : (A) N. B. C. Symph. Orch. (en anglais). — 16 h. 30 : (S) Orchestre Suisse romande (Mozart). — 21 h. 05 : (S) *Trois Valses* (Oscar Strauss).

22 JUILLET

13 h. 25 : (S) Musiciens suisses. — 16 h. 30 : (S) Musique ancienne (La Menestrandie). — 17 h. 40 : (S) Beaux enregistrements (Beethoven). — 18 h. 55 : (F N) Mélodies (Fauré-Duparc). — 19 h. 50 (P) Orchestre Fok, dir. Fok. — 20 h. 15 : (M C) Concertgebouw d'Amsterdam. — 22 h. : (P) Orchestre Fok, direction Kubelik.

23 JUILLET

12 h. 55 : (S) *Mademoiselle Nitouche* (opéra-comique d'Hervé). — 13 h. 20 : (M C) Ninon Vallin. — 13 h. 30 : (S) Concert symph. (Rameau-Ravel). — 18 h. 40 : (F N) Musique de chambre (Schumann, Chopin). — 20 h. 37 : (M C) Orchestre opéra M. C. (Messager). — 20 h. 40 : (S) Concert symph. (Rossini, Brahms, Franck). — 22 h. : (P) Orchestre phil. tchèque (Mozart, Beethoven). — 22 h. 30 : (F N) Musique de chambre (Bach-Beethoven).

24 JUILLET

10 h. 30 : (P) Musique et chant. — 13 h. : (F N) Belles pages de Delibes. — 17 h. 30 : (S) Beaux enregistrements (Mozart, Chabrier). — 20 h. 50 : (F N) Concert symph. (Schubert, Liszt). — 21 h. : (M C) Orchestre opéra M. C. (Mozart, Bach, Honegger). — 22 h. : (P) Orchestre phil. tchèque et chorale de Prague. — 22 h. 45 : (F N) Musique de chambre (Vivaldi, Roussel).

Tous les jours, à 10 h. : (F P I) Une heure de musique classique. — à 15 h. 45 : (A) Columbia Symph. Orch. (en anglais).

AUG 4 1947

PETITES CHRONIQUES

(Suite.)

ACTUALITÉ JURIDIQUE

La réquisition et le droit (Suite et fin) (1)

Formes de procédure. — La réquisition est notifiée par le préfet aux divers intéressés ci-dessus. Avis de la réquisition est transmis à l'Office du logement ou, à défaut, à la mairie, qui, sur la demande du bénéficiaire, fixe le jour et l'heure de la prise de possession, subordonnée à l'écoulement d'un délai de dix jours. Faute d'adresse du prestataire connue, la notification le concernant est remplacée par l'affichage à la mairie (article 8). La prise de possession est accompagnée de l'établissement d'un état de lieux dressé contradictoirement en présence d'un agent du Service du logement ou, à défaut, du maire, et avec l'assistance du commissaire de police ou de l'autorité en tenant lieu (article 9). Toute contestation doit être portée devant le préfet, aux fins de rétractation ou de maintien de l'ordre de réquisition (article 10). — Celui-ci peut requérir l'emploi de la force publique (article 11). — Les meubles courants indispensables qui garnissent les lieux peuvent y être maintenus ; les autres sont entreposés dans une pièce mise sous scellés (article 12). — Les indemnités sont payées dans les conditions prévues par la loi du 11 juillet 1938 (2) (article 15).

La complication extrême de cette procédure saute aux yeux, de même que l'interprétation épineuse de la difinition des diverses catégories de locaux. Mais le grief principal à retenir à l'encontre des textes ci-dessus est qu'ils méconnaissent deux principes essentiels de notre droit : le respect de la propriété privée, consacré par les lois révolutionnaires, et l'inviolabilité du domicile, qui a inspiré l'article 184, chapitre premier du code pénal, alors que la législation antérieure n'autorisait la réquisition que dans un intérêt public, la loi nouvelle en fait bénéficier des intérêts particuliers, respectables sans doute, mais à condition de ne pas bousculer d'autres intérêts légitimes. « Charbonnier est maître chez lui » : le législateur d'aujourd'hui ne s'est pas embarrassé de l'explication du vieux proverbe.

C'est dire quelle mesure, quelle prudence s'imposent au juge chargé d'appliquer son œuvre. Si respect est dû à la loi, combien plus encore aux principes de droit — et de raison — sur lesquels elle doit être assise et hors desquels il n'est qu'artificiel et qu'arbitraire.

P.-L. R.

(1) Voir notre numéro du 12 juillet 1947.

(2) *Sur l'organisation générale de la nation en temps de guerre.* Les effets de cette disposition, qui devaient prendre fin le 1er mars 1947, ont été prorogés jusqu'au 1er mars 1948 (loi du 28 février 1947).

RUBRIQUE IMMOBILIÈRE

30 kms MONT-St-MICHEL raviss. pet. MANOIR meublé, tt conf., parf. état, 11 ha prairies plantées, terres, bois, le tt libre, phot. 132, bd HAUSSMANN, PARIS LAB. : 69-34. **FEAU**

CANNES meill situat., Pet. Mas provenç., décor., meublé par Jansen. Parf. état. jdin. 1 ha. Vue sur mer. LIBRE. (LAB. : 69-34) 132, bd Haussmann. **FEAU**

TOURAINE magnif. propriété, situat. uniq. Ravissant manoir, t. conf. Ferme modèle 22 ha, dont 6 ha prairies naturel. 5 ha vignes, cru réputé. **DESCOINGS**, CHISSEAUX, pr. CHENONCEAUX (I.-&-L.).

Château l'Epinay
St Epernon
CERONS, GRAVES SUPÉRIEURES
190 fr. la bouteille, taxes comprises.
Servir frappé sur les huîtres et le poisson.
Georges BERT, Propriétaire
à BARSAC (Gironde).
Représentants sérieux acceptés.

LE BRIDGE (N° 31)

ÉTUDE N° 26

LE MORT : ♠ R 5 4 3

NORD
OUEST EST
SUD

♠ A V 10 9 8

Sud joue le grand chelem à ♠, ce qui, soit dit en passant, est une mauvaise demande puisqu'il n'y a que 58 chances sur 100 de ne rien perdre à ♠ (D sèche ou seconde chez Ouest ou Est, chicane dans une seule main : par exemple chez Est si l'on est parti du ♠ As, ou chez Ouest si l'on est parti du ♠ R), alors qu'un grand chelem ne doit être demandé (quand le petit chelem est sûr) que s'il a au moins deux chances sur trois d'être réussi.

Pour les joueurs qui ignoreraient les raisons de cette règle, donnons une brève démonstration.

Supposons que Nord-Sud soient seuls vulnérables.

S'ils ont deux chances sur trois de réussir 7 ♠ et une chance sur trois de n'en faire que 6, le gain est à peu près le même, que l'on demande 6 ♠ ou 7 ♠.

En effet, on gagnera sur trois fois : si l'on demande 6 ♠ = (750 de petit chelem + 350 de manche + 210 de trics) × 2 fois + (750 de petit chelem + 350 de manche + 180 de trics) × 1 fois = 3.900 points.

Ou, si l'on demande 7 ♠ = (1.500 de grand chelem + 350 de manche + 210 de trics) × 2 fois — 100 (1 de chute) × 1 fois = 4.020 points.

Changez les conditions de vulnérabilité, remplacez les ♠ par des ♢ : la conclusion ne change pas. La probabilité critique est toujours voisine de deux chances sur trois.

Revenons au diagramme n° 26.

Il est un vieux stratagème bien connu.

Sud attaque du ♠ V au 1er tour avec l'intention suivante. Il prend Ouest pour une mazette qui couvre toujours un valet de la dame, quand il l'a. Si l'on pouvait être sûr que Ouest a un respect aussi candide pour la règle « honneur sur honneur », il est clair que la dame serait prise à tous les coups. En effet, si Ouest l'a, il couvrira et Nord mettra le roi. Si Ouest ne couvre pas, Nord en déduit qu'il n'a pas la dame, prend du roi et fait ensuite l'impasse contre Est.

Si une telle tactique est possible chez un débutant en Ouest, il est clair que Sud ne peut plus compter sur une telle naïveté quand un bon joueur est assis en Ouest. Sud peut encore partir du valet, il est vrai, puisque tendre ce piège à Ouest ne peut rien coûter à Sud. Si Ouest couvre avec D.x.x ou D.x.x.x cela sera tout bénéfice pour Sud. Mais si Ouest ne couvre pas, un bon joueur n'en déduira rien du tout et ne fera pas l'impasse ensuite contre Est. Il prendra tout bonnement le valet avec le roi et jouera ensuite le 3 pris par l'As.

La question que je pose à mes lecteurs est la suivante :

Ouest ne risque-t-il rien à ne pas couvrir le ♠ V? Quel est l'argument décisif en vertu duquel il ne faut pas couvrir dans ce genre de situation? Car il ne suffit jamais de bien jouer. Il faut toujours en comprendre clairement la raison.

Vient de paraître :

Bridgeur en quelques heures, par Jean Loubignac.

Les Éditions de l'Élan, Paris.

Peu d'auteurs ont écrit sur le bridge à l'usage exclusif du profane et du tout débutant. C'est la tâche que s'est assignée l'auteur dans ce livre de 288 pages.

« Dix élèves cobayes furent sélectionnés. Ils posèrent quelque 500 questions. Les dix suivants portèrent ce chiffre à 800. Au 25e le total de 982 fut atteint sans être jamais dépassé. Répondre à ces interrogations, ... les classer, fondre 50 dialogues en un tout homogène et assimilable, tel fut mon labeur », nous dit l'auteur.

Remercions-le, au nom des personnes qui veulent apprendre le bridge et n'ont pas l'heureuse chance de pouvoir compter sur l'indulgence et la bienveillance de quelques amis pour les initier. Ce livre est l'ami sûr et patient qui leur convient.

Afin d'éviter tout malentendu, signalons que le livre ne traite que du plafond.

André Chéron.

PHILATÉLIE

LES BONNES INTENTIONS

Depuis de nombreuses années, on se plaint de tous côtés du nombre croissant des émissions inutiles et de leur prix sans cesse plus élevé. Çà et là des administrations pleines de bonne volonté prétendent s'assagir, ainsi en Belgique où deux séries spéciales par an devaient seulement paraître. Mais les bonnes intentions ne durent pas, ou bien on les reporte à l'année suivante ; en attendant, voici encore une dernière série à surtaxe... Après avoir fait naître l'espoir d'une sagesse tardive, la Belgique vient justement de donner le mauvais exemple, en émettant soudain dix-huit timbres provisoires de poste aérienne, pour commémorer l'exposition philatélique de New York (?).

On l'a déjà remarqué, une des caractéristiques de l'inflation actuelle est que les postes de nombreux pays émettent des timbres commémoratifs ou surtaxés au chapitre de la *poste aérienne*. Deux raisons expliquent cette attitude : les timbres aériens sont (ou étaient) à la mode parmi les collectionneurs — et les tarifs plus élevés servent de prétexte à l'émission de timbres de très forte valeur faciale : ainsi on espère remplir plus vite les caisses de l'Etat.

Ainsi le 500 francs vert émis en France pour l'U. P. U. est une vignette de poste aérienne, de même que, l'an dernier, la série coloniale « Tchad au Rhin » ou les derniers timbres de Monaco. Un peu partout à l'étranger règne le même abus : l'Italie, la Roumanie, Saint-Marin, etc.,

mettent en circulation des séries aériennes ou en annoncent l'émission, mais bien peu accompagneront des lettres transportées par avion !

LES FRANÇAIS A L'ÉTRANGER

Il est assez rare qu'un Etat rende hommage, sur ses propres timbres, à un étranger. Dans ce domaine, pourtant, la France n'a pas à se plaindre. Et c'est en territoire anglais que paraît la première vignette portant l'effigie d'un Français, Napoléon III ayant seul jusque-là fait exception comme souverain. En 1899, en effet, l'île Maurice — l'ancienne *Ile de France,* devenue anglaise en 1810 — rendait hommage à la mémoire du gouverneur Mahé de la Bourdonnais.

La série parue en 1908, au Canada, à l'occasion du troisième centenaire de Québec, reproduit les effigies de Jacques Cartier, Champlain et Montcalm ; deux autres timbres seront consacrés à Cartier et à Champlain en 1934-1935.

Ensuite, il faut attendre 1927 pour revoir les traits d'un Français, le général Fabvier, qui défendit l'Acropole d'Athènes, en 1826. En 1928, la Grèce honore de la même façon l'amiral de Rigny, l'un des protagonistes de la bataille de Navarin.

Ce sont encore des soldats que nous retrouvons en 1931 sur le timbre émis aux Etats-Unis pour le cent cinquantième anniversaire de la bataille de Yorktown : le comte de Rochambeau et le comte de Grasse.

En 1936, la république de l'Equateur rappelle par une série spéciale le deuxième centenaire de la mission envoyée pour mesurer les degrés du méridien sous l'équateur et qui fut dirigée par le savant français La Condamine. La même année, deux vignettes émises à Haïti pour le troisième centenaire des Antilles nous font connaître les traits des trois Alexandre Dumas. Ne quittons pas Haïti sans ajouter qu'en 1939 trois timbres y paraissaient à l'effigie de Pierre de Coubertin, qui ressuscita les Jeux Olympiques.

Toujours en Amérique, on trouve en 1939 un timbre argentin consacré à Louis Braille, le célèbre inventeur de l'alphabet des aveugles : la même année, à Panama, voici Ferdinand de Lesseps dans la série commémorative du 25e anniversaire de l'ouverture du canal de Panama.

Un couple français maintenant célèbre dans le monde est celui de Pierre et Marie Curie : nous les retrouvons, en 1938, à Cuba et en Afghanistan ; en 1939, à Panama, Marie Curie figurant seule sur un timbre turc de 1935 et sur une vignette polonaise récente.

Les trois derniers venus dans cette petite collection sont encore des soldats, le maréchal Ney qui illustre le 84 pfenning de la nouvelle série de Sarre ; enfin, le général Giraud et le général de Gaulle, qu'il faut aller chercher... au Nicaragua, dans la série « Hommage à Roosevelt » parue l'an dernier.

Jacques Bellay.

OFFRE DE CONCESSION
EAUX D'OREZZA (CORSE)
Source thermale d'OREZZA (CORSE), située à 450 mètres d'altitude en pleine châtaigneraie. Station climatique d'été. Eaux ferrugineuses, manganésifères, carbonatées, gazeuses, pouvant être consommées sur place ou à distance. Saison de MAI à SEPTEMBRE.
Propriété départementale en voie de concession
Adresser offres et correspondance à M. le Préfet de la Corse, à AJACCIO.

CHÂTEAU DE ROLLAND
BARSAC - SAUTERNES

205 fr. la bouteille franco, taxes comprises.
Servir frappé sur foie gras, volailles, fromages, mendiants.
Pierre BERT, Propriétaire à BARSAC (Gironde).
Représentants sérieux acceptés.

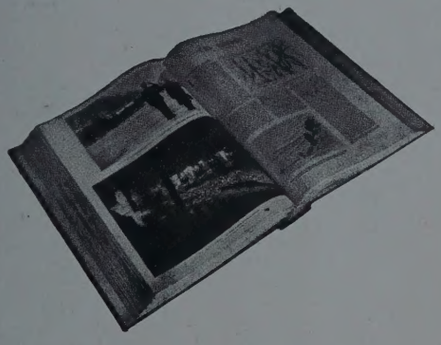
PP **PERMO**
Traitement Général des EAUX
Ets PHILLIPS & PAIN
MONTROUGE-SEINE

HOTELS et VILLÉGIATURES

ILE-DE-FRANCE
Sur route FONTAINEBLEAU, auberge du
" PETIT RELAIS "
prendrait pensionnaires.
Prix modérés. Cuisine soignée.
PRINGY, par **PONTHIERRY** (Seine-et-Marne).

ARIÈGE
AX-LES-THERMES
Pyrénées ariégeoises. Eaux sulfureuses.
Excursions - Chasse - Pêche - Tennis - Casino.

POUR
CONSERVER VOTRE COLLECTION
DE
France
ILLUSTRATION



RELIEZ
chaque semaine
vos
numéros
avec les

RELIURES MOBILES "ACLÉ"
Bté S.G.D.G.

2 modèles :
N° 6 : pour 1 trimestre... **196** fr. **50**
N° 8 : pour 1 semestre.. **202** fr. **50**

Clefs de montage utilisables pour plusieurs reliures
la paire. . . . . **11** fr. **50**

(Ces prix s'entendent livraison à nos bureaux)

FRAIS D'ENVOI A DOMICILE (France)
pour 1 reliure . . . . . .
— 2 reliures . . . . . .

CONDITIONS (SUIVANT TARIF POSTAL) POUR QUANTITÉS ET POUR L'ÉTRANGER

EXIGEZ CHEZ VOTRE HORLOGER
LE VERRE DE MONTRE
FLEXIVA
GARANTI UN AN FABRICATION SELIVA

AUG 4 1947

PUBLICITÉ
146

Le Directeur-Gérant :
GEORGES OUDARD.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imprimerie de Bobigny.
Printed in France. — Publication hebdomadaire.

Dépôt légal 3e trimestre 1947.
Imprimeur no 33.